

# SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Du Dimanche et du Jeudi

A Lyon.....  
Dehors.....  
ABONNEMENT D'UN AN  
Départements limitrophes.....  
Tous les autres Départements.....

Gratuit.  
0 fr. 05 c.

# LYON

## RÉPUBLICAIN

ADMINISTRATION & BUREAUX : rue Ferrandière, 34 - RÉDACTION : rue Bellecordière, 10

# SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

Du Dimanche et du Jeudi

Annances : Au bureau du Journal, r. Ferrandière, 34  
et à Paris, chez Audbourg, 10, pl. de la Bourse  
Les Manuscrits non insérés ne  
seront pas rendus

### Sommaire du Supplément Littéraire DU JEUDI 7 JUIN 1888

Chronique..... L. LECLAIR.  
Feuilles Volantes..... RAUL CINOH.  
A la recherche d'une  
Femme..... L. VONOVEN.  
Le Reposoir..... THÉO-CRITT.  
Silhouettes et Por-  
traits (Un Député saisi)..... ROB-ROY.  
Tableau de Lyon..... M. J.  
(Les Gares)  
Causerie du Docteur..... D<sup>r</sup> V. AUGAGNEUR.  
Lyon Commercial et  
Industriel..... F. F.  
Journaux et Revues..... L'HOMME QUI LIT.  
Carnet de la Maison..... PHILLO.  
Brouilles..... LE GLANEUR.  
Tribunaux comiques..... JULES MOINAUX.  
Bibliographie.

FEUILLETONS :  
La Jettatura..... TH. GAUTIER.  
Conscience..... HECTOR MALOT.

## CHRONIQUE

Pendant que M. Déroulade, pour-  
suivant son rôle de déséquilibré,  
joue les doublures boulangistes, la  
Ligue des Patriotes, qu'il avait fon-  
dée, s'est virtuellement dissoute.  
Les hommes de bonne volonté et de  
bonne foi qui, en apportant leur  
concours à cette œuvre, croyaient  
marcher sous la bannière d'un patri-  
ote sincère auquel on ne pouvait  
reprocher que ses ardeurs, sont au-  
jourd'hui désabusés. Ils ont com-  
pris que leur chef n'était qu'un hu-  
berlu capable d'entraîner ses fidèles  
dans les pires aventures, ne cherchant  
que le tapage et la réclame, et faisant  
du patriotisme comme les charlatans font  
de la médecine.

On a donc laissé M. Déroulade à  
son chapeau vert et à ses équipées  
héroï-comiques. Les adhérents sé-  
rieux de la Ligue, les adhérents de  
province surtout, très vexés de se  
voir compromis dans toutes les al-  
garades de l'ami de Boulanger, ont  
pensé qu'il était prudent de se réor-  
ganiser sur des bases moins ris-  
quées. Leur premier souci a été de  
se dégager de solidarités inquié-  
tantes, et ils ont jugé sagement que  
le meilleur moyen serait de consti-  
tuer des comités locaux absolument  
indépendants, maîtres de leurs sta-  
tuts, libres de leur action et diri-  
gés par des hommes dont le patrio-  
tisme pouvait se passer de cymba-  
les.

Il s'agissait, en un mot, de décen-  
traliser la Ligue des Patriotes, de  
la soustraire aux influences des agi-  
tations parisiennes et de lui infu-  
ser notre sang provincial, dont la  
saine vigueur sait tempérer les exal-  
tations cérébrales de quelques to-  
lués.

C'est à ces fins que les anciens  
membres lyonnais de la Ligue des  
Patriotes, se séparant du déroula-  
disme et de ses hâbleurs, se sont  
reconstitués sous le nom d'Union  
Patriotique du Rhône.

Vous avez pu lire dans l'un des  
derniers numéros du *Lyon Répu-  
blicain* les principaux articles des  
statuts de la nouvelle association.

La rédaction en est simple, claire,  
conciliante et sage. Rien n'y sent  
le charlatanisme ni la jactance.

Adoptant pour devise le vers de  
notre poète de Laprade : *Français,  
rien que Français*, les fondateurs  
de l'Union Patriotique du Rhône  
appellent à eux tous les concours et  
tous les dévouements, sans distinc-  
tion de parti ni d'opinion.

L'article 2 des statuts dit que  
l'Union Patriotique ne s'occupe ni  
de politique ni de religion.

Sa seule politique et sa seule reli-  
gion seront le culte et le relèvement  
de la patrie française, le souci de  
préparer sa défense, de la préserver  
de toute atteinte et de toute déca-  
dence.

C'est à cette œuvre que sont con-  
viées toutes les associations qui se

sont vouées au développement physi-  
que et intellectuel du pays : sociétés  
de tir, de gymnastique, d'escrime,  
de natation, de sauvetage, sociétés  
artistiques et littéraires, associa-  
tions industrielles et commerciales.

Car ce que l'on ne saurait trop  
répandre, ce qu'ont parfaitement  
compris les organisateurs de l'U-  
nion Patriotique du Rhône, en pla-  
çant à leur tête un jeune et éloquent  
professeur de notre Faculté des let-  
tres, M. Brunot, en le faisant assis-  
ter de vieux soldats comme M. Po-  
lonus, de négociants comme MM.  
Sanaoze, Konig, Berne, Tricaud,  
etc., c'est que le patriotisme vérita-  
ble, le patriotisme dans sa large  
et généreuse acception, comprend  
tous les efforts, toutes les activités  
et toutes les énergies.

A côté du soldat qui s'arme et  
s'endurcit aux fatigues de la guerre,  
le négociant qui lutte pour la sau-  
vegarde industrielle du pays, le  
paysan qui creuse le sol pour n'a-  
voir pas besoin de blés étrangers,  
le savant qui cherche et qui pense,  
le voyageur parcourant les conti-  
nents et les mers pour y porter no-  
tre nom et notre langue, le pro-  
fesseur, l'artiste ou l'écrivain, tous  
font œuvre de patriotisme en con-  
sacrant leur labeur et leurs forces  
à rendre la patrie prospère et re-  
nommée, à ne la laisser devancer  
par personne dans les voies multi-  
ples où une nation conquiert sa ri-  
chesse, son influence et sa force.

Voilà le patriotisme utile, éclairé,  
efficace ; il réside plus dans la con-  
stance de l'effort, dans l'opiniâtreté  
silencieuse du travailleur, que dans  
les parades bruyantes et dans les  
défilés tapageurs.

C'est contre ces dernières tendan-  
ces qu'a voulu réagir l'Union Pa-  
triotique du Rhône, qui n'entend être  
ni le jouet des Don Quichottes, ni  
l'instrument des ambitieux.

Son but a été de constituer un  
centre d'action auquel pourraient  
se rattacher les associations qui  
adoptent son programme et son  
drapeau.

Ce programme est assez large  
pour être ouvert à tous, son dra-  
peau confié à des mains assez dignes  
pour que personne n'hésite à le  
suivre.

On est assuré, cette fois, de ne  
verser dans aucune aventure et de  
ne pas voir l'idée de patrie desho-  
norée par des réclames de cam-  
melots.

L. LECLAIR.

## Feuilles Volantes

Dis-moi combien tu pèses, je te dirai  
qui tu es.

Ce proverbe négligé par la sagesse des  
nations vient d'être mis en pratique à  
Lyon de la façon la plus heureuse par une  
Société d'aimables industriels.

Voici le raisonnement que se sont tenu  
ces messieurs :

La France manque d'hommes de poids.  
Donnons à tout le monde le moyen de se  
peser et, l'amour-propre aidant, nous ar-  
riverons à doter notre pays de citoyens  
présentant une surface convenable.

Idee grandiose, sublime ! Je ne regrette  
qu'une chose, c'est de ne pas connaître les  
membres de cette Société pour livrer  
leurs noms tout chauds au public.

Oh ! pourquoi se sont-ils cachés derrière  
le voile de l'anonymat ? Il m'eût été si  
doux de recevoir, après l'apparition de cet  
article, une pluie de cartes de visite dans  
le goût de celle-ci :

M. JULES COQUARDIER  
de la Société des bascules automatiques

Grâce à ces Coquardiens-là, chacun peut  
maintenant connaître son poids. Ça ne  
coûte que dix centimes, deux sous ! qu'on  
introduit délicatement dans les entrailles  
des bascules dont notre ville est émaillée  
depuis quelques jours.

Deux sous, et une aiguille qui se meut  
sur un cadran vous indique exactement  
vos kilos personnels.

C'est pour rien. Et notez qu'il n'y a pas  
de tricherie possible. Il est un cas cepen-  
dant, un seul, que l'ingénieux inventeur  
du système n'a pas prévu.

C'est celui du farceur maigre pour un

clou qui, avant de monter sur la plate-  
forme de la bascule, bourrera ses poches  
de lingots de plomb ou autres pour faire  
pirouetter l'aiguille jusqu'au n° 135, maxi-  
mum du poids que l'instrument peut in-  
diquer.

— Mazette, lui diront en riant ses amis  
accourus en foule pour être témoins du  
phénomène. Nous n'aurions jamais cru  
que tu pesais 135 kilos.

Et pour peu qu'il soit midi, notre homme  
leur répliquera en élançant de l'œil :  
— Que voulez-vous ! c'est la chaleur du  
sang.

Mais ne chicanons pas et rendons hom-  
mage à ceux qui se sont mis à la tête de  
cette innovation grâce à laquelle la bascule  
va entrer dans nos mœurs.

Oui, ce sera bientôt la mode de se peser  
et l'on verra les gens les plus distingués  
prendre une part active à ce nouveau jeu  
innocent.

Innocent, il ne le sera pas toujours, car  
le moment viendra où son principe pla-  
nera sur toutes les actions graves de la  
vie.

Dans le mariage, il aura une place pré-  
pondérante et nous assisterons à des  
scènes dont voici un léger avant-goût :

— Madame, j'ai l'honneur de vous de-  
mander mademoiselle votre fille en ma-  
riage.

— Très flattée, monsieur ; mais, avant  
tout, combien pesez-vous ?

— Ah ! il faut que que je vous dise...

— Oui.

— Eh bien, madame, puisque cela peut  
vous faire plaisir, l'année dernière je pe-  
sais 64 kilos.

— Et aujourd'hui ?

— Ma foi, madame, j'aime votre fille et  
vous savez que l'amour fait maigrir.

— C'est-à-dire que vous ne pesez plus  
même 64 kilos. Eh bien, mon ami, vous  
repasserez. Je ne donnerai Léocadie qu'à  
un homme de poids.

— Mais je rature.

— C'est possible, mais vous ne serez  
son mari que le jour où vous pourrez jus-  
tifier de 70 kilos.

— C'est votre dernier poids ?

— Le dernier.

— Madame, je reviendrai.

— Allez, mon ami, et engraissez en paix.

Et des noces entières viendront se peser  
en plein air. Le coup d'œil sera char-  
mant.

— Mon gendre, dira sévèrement la belle-  
mère, à la fin de l'opération, mon gendre,  
vous m'avez trompée ; vous ne pesez que  
68 kilos. Tout est rompu.

— Voyons, belle-maman, ne vous fâchez  
pas. Je gagnerai les deux kilos qui me  
manquent pendant notre voyage de nocce.

— Ne les perdez pas, c'est tout ce que je  
vous demande.

Enfin, la bascule sévira comme sévit le  
piano et on ne pourra pas faire un pas  
sans en heurter quelqu'un.

Pour le moment, les pochards seuls,  
entre deux ou trois heures du matin,  
daignent se laisser choir sur la plateforme  
des instruments en question.

Mais, comme on a jugé à propos de  
masquer les cadrons à l'aide d'une pla-  
que métallique, à partir d'une certaine  
heure de la nuit ; — sans doute pour les ga-  
ranir contre ces mêmes pochards, — il se  
trouve que ces derniers en sont pour leurs  
fraies.

Ils ont beau tenir aux bascules des  
discours insensés, les presser dans leurs  
bras en disant : « Tes un frère, toi ! »  
c'est comme s'ils voulaient se peser sur  
la boutique d'un décorateur.

Finalement, ils s'effondrent sur l'instru-  
ment en poussant de profonds soupirs et  
ne tardent pas à ronfler.

Heureux mortels ! Ils rêvent que des  
millions leur tombent du ciel sous la  
forme de pièces de deux sous renfermées  
dans d'innombrables bascules et on les  
entend murmurer :

— Je suis riche et je pèse cinq cents  
kilos !

Mais laissons faire le temps. On s'habitue  
à tout et peu à peu on en arrivera à ne  
plus craindre d'ameuter les passants et de  
provoquer leurs quolibets par le seul fait  
de monter sur la plateforme d'une bascule.

D'ailleurs, on a eu le soin d'inscrire sur  
chaque d'elles cette phrase qui vaut son  
poids d'or :

Pour les personnes seulement

Ce qui veut dire, en d'autres termes,

que ces bascules ne sont pas faites pour  
les chiens.

Qu'on se le dise !

Raoul CINOH.

## NOUVELLES

### A la recherche d'une Femme

Par I. VONOVEN

I

— Pierre, dit un jour le fermier Far-  
geau à son fils, grand niaud de  
vingt-cinq ans, tu es en âge de te  
marier ; de plus, je suis las de vivre  
sans petits-enfants qui, dit-on, ra-  
jeunissent les vieillards, va et cher-  
che-toi une femme à ton goût, qu'elle  
soit jeune, bien portante et jolie si  
ces qualités peuvent se trouver réu-  
nies. Si, de plus, elle a quelques sous,  
ce ne sera pas un mal, quoique tu  
en aies pour deux à la rigueur.

— Bien, papa, répondit le fils.

Pierre sortit. A la porte, il ren-  
contra Marianne sa cousine qui vi-  
vait, comme on le disait au village,  
aux cros du père Fargeau. Elle avait  
dix-huit ans, ni belle ni laide, fraîche,  
d'une vigueur moyenne, d'un  
esprit qui aurait séduit un citadin,  
mais qui ne plaisait guère au village.

Sa mère, sœur de Fargeau, avait  
épousé un huissier de la ville, tous  
deux étaient morts depuis plus de  
dix ans.

Marianne, restée orpheline, était  
demeurée à la charge du père Far-  
geau, qui ne s'en était jamais plaint,  
au contraire, quoique la petite fût  
venue à lui sans un sou d'héritage,  
mais il avait reporté sur l'enfant  
l'affection qu'il avait eue pour la  
mère, sa défunte sœur.

— Où vas-tu, Pierre ? dit Ma-  
rianne.

— Je vais me chercher une femme,  
donc, répliqua Pierre.

Grand étonnement, car on va  
chercher une femme comme on part  
pour cueillir des simples dans la  
montagne ?

— Papa m'a dit de chercher, je  
sors pour lui obéir.

— Veux-tu m'emmener, Pierre ?

— Ça m'est égal, Marianne, viens,  
si cela t'amuse.

Pierre et Marianne partirent sans  
savoir où ils allaient.

Pierre fredonnait un air villageois,  
à la poésie simple et facile.

Marianne faisait, tout en mar-  
chant, un ouvrage au crochet et  
comptait tout haut les mailles du  
dessin.

Pierre s'arrêta tout à coup.

— Sais-tu, Marianne, que c'est  
diantrement difficile de trouver une  
femme comme papa la veut ! Voici  
près d'un quart d'heure que nous  
marchons, nous en avons bien vu  
trois ou quatre, mais pas une qui  
pourrait lui convenir.

— Penses-tu donc les trouver sur  
la grande route, riposta Marianne.

— Non, mais encore plus je réflé-  
chis, moins je trouve ce qu'il faut.

Il y a bien Gertrude, mais elle est  
méchante ; Lucile... mais elle est  
bien laide ; Pétroille... tiens... oui  
Pétroille ! allons voir Pétroille, tu  
lui parleras pour moi.

— Soit, allons voir Pétroille.

Ils se remirent en marche.

— Pétroille est une brave fille, dit  
Marianne, je serais bien contente  
qu'elle devint ma cousine.

— C'est drôle, reprit Pierre, mais  
ça me chagrine pourtant un peu de  
songer que mon brave homme de  
père n'en ait pas assez de notre amitié  
à nous deux ; car toi, Marianne,  
tu l'aimes quasi comme si tu étais  
sa fille, et moi, ce cher père, je l'aime  
plus que tout au monde. Qu'a-t-il en-  
core besoin d'une bru ? Je vous de-  
mande un peu si on y comprend  
quelque chose !

— Mon cher Pierre, dit Marianne  
en prenant le bras de son cousin, tu  
le comprendras très facilement. Il  
arrive un moment où l'homme a be-  
soin de repos. Tu as vu que déjà, de-  
puis longtemps, ton père t'a laissé le  
soin de la culture où ton bras, plus  
fort que le sien, a régénéré la pro-  
duction des champs ; le bœuf sent,  
au coup de l'aiguillon, que le maître  
est jeune et veut plus d'ardeur au  
travail ; le faucheur entend la voix  
vigoureuse et claire et ne dort plus  
sur la meule comme autrefois. Tout  
en est ainsi.

— Mais la femme n'a rien à faire  
là-dedans.

— L'intérieur de la ferme, Pierre,  
a aussi besoin de l'œil du maître, et  
un jour ou l'autre ton père devien-  
dra si vieux qu'il ne pourra plus

surveiller chez lui. Toi, tu ne pour-  
ras être à deux endroits à la fois,  
alors...

— Mais c'est toi qui fais marcher  
la maison, Marianne, tu n'es pas  
vieille et tu pourras bien...

— Moi, Pierre, si un jour, que  
Dieu éloigne ce moment, si un jour,  
reprit Marianne émue, ton père ve-  
nait à me manquer, il faudrait m'é-  
loigner, car je ne pourrais vivre chez  
toi comme je le fais chez mon oncle.

— Ah ! dit Pierre en réfléchissant.

Le soleil se montrait à ce moment  
prodigue de ses plus chauds rayons ;  
Marianne lâcha le bras de son cou-  
sin ; ils allèrent s'asseoir au bord  
d'un petit étang entouré d'arbres  
épais ; les saules baignaient leurs  
branches dans l'onde, la cigale rem-  
plissait l'air de son cri monotone, la  
terre ouvrait son sein aux puissants  
rayons du jour ; tout chantait l'a-  
mour autour d'eux.

— Pétroille... Pétroille, c'est  
bel et bien, dit tout à coup Pierre,  
sortant de sa rêverie, c'est une brave  
fille, soit, mais je ne la connais pas  
beaucoup, et parce qu'elle danse  
bien et qu'elle vous a une petite  
moue drôlesse, ça ne veut pas dire  
qu'il y ait là ce qu'il me faut.

— Que te faut-il, Pierre ? Une  
femme douce et bonne, sachant  
que, sous ton enveloppe grosse et  
large, il y a un brave cœur, bien  
aimant, pouvant comprendre que la  
main rude ne se donne pas en vain,  
et qu'en échange de son amitié, tu  
as le droit d'exiger beaucoup.

— Tu crois, balbutia Pierre.

— Allons voir Pétroille.

On se leva pour continuer la route.

Ils marchèrent encore quelque  
temps ; tout à coup Marianne jeta un  
cri, elle s'était heurté fortement le  
pied contre une pierre du chemin.

On dut s'arrêter encore.

— Tu t'es fait mal ? dit Pierre ef-  
frayé. Viens vite tremper ton pied  
dans l'eau de l'étang. On dit que  
c'est un remède souverain.

Marianne se pencha docilement,  
soutenue par Pierre, à l'étang qu'ils  
venaient de quitter et y trempa son  
pied nu endolori.

— Ça passe déjà, fit-elle, pour ras-  
surer son cousin.

— Pauvre petite cousine, dit Pierre.

Ainsi si mon père... si j'étais seul...  
tu me quitterais, et qui donc aurait  
soin de toi ?

Marianne fit semblant de ne pas  
entendre, et voulut, mais en vain,  
se remettre à marcher.

— J'ai vu Pétroille demain,  
dit Pierre, d'autant plus que je veux  
réfléchir encore ; on ne peut faire  
ainsi un choix à la légère ; reposons-  
nous encore.

Les oiseaux, réveillés de leur sieste,  
reprénèrent leur concert interrompu  
et mariaient leurs voix aux bruisse-  
ments des insectes, l'air était em-  
baumé des mille senteurs des herbes  
et des fleurs, l'enivrement de la  
nature gagnait les cœurs.

— Tu souffres toujours, dit Pierre,  
en prenant de sa puissante main la  
main mignonne de sa cousine.

— Ce ne sera rien. Partons, dit  
Marianne en se levant avec un  
effort.

— Pourquoi, si vite ? balbutia  
Pierre ; jamais je ne me suis senti  
si heureux et si triste. Tes paroles  
m'ont donné à réfléchir. Tu songes  
à nous quitter, Marianne ?

— Moi...

— Tu me l'as dit tout à l'heure...

Serais-tu ingrate, Marianne ? Nous  
qui l'avons tant...

— Mais...

— Mais... mais... ce n'est pas une  
raison.

— Est-ce que s'il y avait une femme  
de plus dans notre maison, la place  
n'y serait pas toujours conservée ?

— Ne parlons pas de cela, ren-  
trons.

Marianne voulut marcher, mais la  
souffrance la fit rester en place.

A ce moment passait sur la route  
une charrette. Pierre reconnut un  
voisin qui retournait au village, il  
lui fut bien vite accordé une place  
pour Marianne, qui, installée sur  
une botte de foin, s'endormit bientôt.

Pierre suivait mélancolique le sillon  
des roues.

II

Marianne, remise par le repos  
qu'elle prit sur la voiture, sauta  
légèrement à terre, dès qu'on arriva  
à la ferme.

Pierre reprit ses occupations de  
chaque jour.

Le soir, cependant, il sortit très  
préoccupé et s'en alla droit à la mai-  
son de Pétroille.

Il y trouva Marianne, causant  
amicalement avec la jeune fille.

Pierre resta bouche close à la vue  
de sa cousine, n'osant même pas re-  
garder celle dont il venait demander  
la main.

Lorsque le moment du départ fut  
venu, Pierre la suivit sans même  
donner une excuse à la visite qu'il  
avait faite si inopinément.

Une fois dehors, Marianne s'ap-  
puya sur son bras sans qu'il songeât  
à lui demander rien.

— Pourquoi semblaient-tu si embar-  
rassé ? lui dit-elle.

— Je ne sais, répondit Pierre ; mais  
en te trouvant chez Pétroille, j'ai  
de suite pensé que mon père t'avait  
chargé d'y aller pour moi, et cela  
m'a, en effet, contrarié.

— Pourquoi ?

— Parce que vous sembleriez, lui et  
toi, si pressés de voir chez nous une  
autre femme y usurper les droits,  
que cela me fait froid au cœur.

— Mes droits ?

— Oui, les droits ! N'as-tu pas été  
pour mon père chez Pétroille, cheri de  
la maison, pour moi la petite sœur que  
j'aimais et que j'aime encore ? N'es-tu  
pas la maîtresse de chez nous à nous  
trois ?... Et je me suis pris à être  
jaloux pour toi du rôle que jouera la  
femme que je dois prendre. Es-tu  
si lasse de la vie ?... Veux-tu déjà  
l'habituer à t'isoler de nous ?... Au-  
rais-tu le dessein aussi, toi, de te  
marier ? De prendre pour mari peut-  
être un de ces jeunes gens qui ne  
convoieraient que le peu que mon  
père te donnera pour ensuite faire  
de toi l'égal d'une servante ?...

</



Jouvence qui puisse rejoindre les vieillards.

I. VONOVEN.

## LE REPOSOIR

Par THÉO-CRIST

— Messieurs, avait dit le matin au rapport le colonel Bussac à ses officiers réunis autour de lui, — étaient présents le commandant Almaré, le major Chalmar, le capitaine Homail, de semaine, le capitaine-trepreneur Payefort, le lieutenant porte-étendard et l'adjudant de service, — c'est aujourd'hui la procession de la Fête-Dieu. Elle passe devant chez moi. J'ai, selon l'habitude, fait construire un reposoir. Veuillez donc recommander aux hommes d'avoir une très bonne tenue pendant la procession... Je n'inscris pas cette note à la décision, mais je vous prie d'avertir que je tiens à une excellente tenue... Il faut réagir... le mauvais esprit est déjà suffisamment répandu dans la population... Il est donc bon, il est nécessaire que les hommes du régiment se fassent remarquer par leur excellente attitude... N'est-ce pas Chalmar, c'est votre avis ?

Le commandant Chalmar répondit :  
— Oui, mon colonel.  
Alors le colonel ajouta :  
— Ainsi, c'est bien convenu. Une tenue parfaite. Je n'inscris pas à la décision, mais vous préviendrez.

Parmi les autres officiers, personne ne sourcilla. Le reposoir était une des toques du brave colonel Bussac. Il y pensait au moins six semaines à l'avance, et combinait chaque année, avec le chef armurier, de nouveaux ornements à faire avec les carabines, les revolvers, les sabres, les mors de bride, les baguettes de fusil, les étrières.

Le reposoir du colonel formait d'ailleurs un événement important dans cette petite ville de Beaugency, où le moindre fait, le plus léger bruit, la plus petite nouvelle causait autant d'émotion aux habitants, que l'éclipse de lune en produisait jadis aux sauvages découverts par Christophe Colomb, et suscitait des discussions si graves, que parfois elles dégénéraient en haines héréditaires.

La procession, sortant de l'église au coup de deux heures, s'arrêtait au reposoir du colonel vers les trois heures après midi. A partir de ce moment, toute la ville défilait devant ce sanctuaire guerrier élevé par les cuirassiers en l'honneur de Dieu.

C'était alors une série interminable de « oh ! » et de « ha ! ». Les bonnes femmes se signaient dévotement et comptaient le nombre des bougies qui brûlaient encore, car le colonel faisait largement les choses. Les bougies étant données par les âmes pieuses du voisinage, il les laissait brûler jusqu'au bout.

Les bourgeois admirèrent les faisceaux d'armes, les panoplies, les lustres confectionnés avec des revolvers. Ils se demandaient comment il était possible de faire d'aussi jolies choses avec des sabres ou des mors de bride.

On comptait le nombre des cuirassiers groupés autour de l'autel, et les baguettes de fusil arrangées en couronne au-dessus du petit carré de bois recouvert de mousseline, sur lequel avait été posé le Saint-Sacrement.

Les enfants venaient ramasser les fleurs, ou quelques menues branches de feuillage, parmi celles jetées sur le passage de la procession.

El, comme le reposoir se trouvait construit sous la grande porte cochère formant l'entrée principale de la maison habitée par le colonel, ce dernier jouissait pleinement de l'extase et des exclamations enthousiastes de la foule, qui défilait devant son reposoir.

Il se mettait à l'une de ses fenêtres situées au premier étage, et y passait toute l'après-midi avec sa femme, sa fille et les personnes qu'il appelait pour la cir-

constance : quelques intimes, c'est-à-dire toutes les familles du régiment ou de la ville qui avaient désiré venir, et ne craignaient pas, pour voir passer la procession, de s'étouffer dans le salon du colonel, auquel on ajoutait cependant, pour la circonstance, la chambre à coucher de monsieur et de madame, et celle de la maids-moiselle.

Depuis longtemps, tous les colonels qui s'étaient succédé à Beaugency avaient fait un reposoir le jour de la Fête-Dieu.

Ils avaient montré plus ou moins de zèle, l'avaient orné de plus ou moins de fleurs, d'armes et de lumières, mais l'habitude s'était conservée. Elle était devenue en quelque sorte une tradition, à laquelle cependant aucun colonel n'avait donné l'éclat que le colonel Bussac y apportait.

Sans être cléricale, le colonel était bien pensant. Si on lui eût demandé en quoi consistait cette qualité, et pourquoi il la jugeait indispensable chez un homme bien élevé, il aurait peut-être été très embarrassé d'en expliquer le sens exact.

Etre bien pensant, pour le colonel, consistait à ne pas penser comme ceux qui pensaient mal, et les gens qui pensaient mal n'étaient autres que ceux dont l'opinion ne ressemblait pas à la sienne.

C'était donc très simple.  
Il ne croyait pas que la messe fût bien utile, mais il jugeait bon de s'y montrer, pourvu toutefois qu'elle ne durât pas trop longtemps.

Les sermons du curé l'endormaient tous les jours, au point que fort souvent M<sup>me</sup> Bussac avait dû lui pousser le coude pour le réveiller, et que sa fille avait ramassé plus d'une fois son képi tombé pendant une somnolence ; mais il considérait sa présence à l'église, pendant que le curé débitait son petit boniment, comme indispensable au fonctionnement régulier des affaires publiques.

Elle était à la fois une leçon pour les indisciplinés, une protestation contre la libre pensée et un ordre pour ses subordonnés ; car ce que fait un colonel doit toujours être fait par ses subordonnés.

Il avait d'ailleurs de saines idées sur le principe de la liberté, pourvu que ce fût en dehors de sa sphère d'action, dans le civil et non dans le militaire.

Ainsi, il aurait volontiers permis, dans la même rue et à la même heure, l'exhibition du drapeau rouge et du Saint-Sacrement.

Mais il aurait donné de l'avancement aux cavaliers porteurs de cierges ou dévotement courbés sur le passage du curé, tandis qu'il aurait flanqué son maximum de prison aux sacrés bougres de salauds qui ne se seraient pas découverts devant la statue en plâtre de Saint-Joseph, ou qui n'auraient pas fait taire les brailards chantant la *Marseillaise* pendant les chants religieux.

Cette année, le colonel avait désiré que son reposoir fût particulièrement brillant, on parlait déjà dans les grandes villes de supprimer les processions.

Beaugency n'en était pas encore, il est vrai, à ce degré d'intolérance ; mais enfin il fallait réagir contre certaines tendances fâcheuses.

Le curé était venu voir le colonel, et lui avait fait part de ses craintes.

On comptait encore au conseil municipal une majorité en faveur des processions ; mais quelques hères égarés, plusieurs esprits taquins, s'étaient fourvoyés aux dernières élections, parmi ce troupeau composé jusqu'alors d'honnêtes pères de famille, et comme les mauvaises idées se propagent bien plus rapidement que les bonnes, on pouvait craindre que, dans un avenir peu éloigné, le conseil municipal ne prit de fâcheuses décisions.

Le colonel Bussac rassura M. le curé. Tout s'arrangerait ! Oui, certainement, tout s'arrangerait !

Que diable ! on ne pouvait pas supprimer Dieu d'un trait de plume : les processions étaient une institution éminemment nationale. Elles dataient de loin et nos an-

ciêtres n'étaient pas plus bêtes que nous. Si elles ne faisaient pas de bien, elles ne pouvaient causer de mal ; alors pourquoi les supprimer ; oui, pourquoi ? En tous cas, M. le curé pouvait être tranquille et dormir sur les deux oreilles.

Cette année, le reposoir du régiment serait encore plus beau que d'habitude. On en ferait un monument artistique. Lui-même, le colonel y mettrait tous ses soins. Il exempterait de service pendant toute une semaine le nombre de cavaliers nécessaire pour construire quelque chose à sensation ; à tel point que, dans dix ans, on en parlerait encore dans Beaugency !

Le curé se retira fort satisfait, laissant le colonel déjà très absorbé dans de profondes méditations, dont le but était de trouver par quel moyen il pourrait frapper l'imagination des habitants de la ville.

Jusqu'à la veille de la procession, le colonel ne trouva rien. Il avait beau se creuser la tête, aucune idée géniale ne germait dans son cerveau. Rien ne lui paraissait suffisant pour répondre aux désirs du curé et pour arrêter, dans sa pente fatale, le mauvais esprit qui menaçait d'envahir le conseil municipal.

Mais le soir, après l'extinction des feux, alors que, les cantines fermées, tout sommeillait dans le quartier où la chaleur déjà lourde de juin empestait les chambres, malgré les fenêtres ouvertes, le colonel fit appeler le chef armurier. Il s'enferma avec lui dans son cabinet de travail, et pendant plus d'une demi-heure, il lui donna ses minutieuses instructions.

L'idée était trouvée. Elle était simple et paraissait très pratique. Le chef armurier la qualifiait d'épa ante ! Il ne s'agissait plus que de la mettre à exécution.

Le lendemain à midi, tout était prêt, tout était terminé.

Le reposoir enfoncé sous la porte cochère du colonel avait véritablement un cachet artistique : de grandes tentures volaient le fond, et, sur ces tentures habilement drapées, se voyaient, à droite et à gauche, formés avec les différentes pièces des carabines, les écussons de la ville de Beaugency et ceux des anciens seigneurs ses châtelains.

Les devises écrites en lettres d'or disaient, sous l'écusson de la ville : *Manibus date litia pennis*. Sous celui des seigneurs : *Toujours tout droit*.

Au centre de la draperie, entre les écussons, un immense soleil fait avec des lames de sabre, et dans ce soleil, en verres tricolores, cette inscription : « Dieu et Patrie ».

L'autel, monté sur plusieurs gradins, apparaissait étroitement fleuri au milieu d'un amoncellement de trophées d'armes ; quatre colonnes faites avec de vieilles lances, ayant encore leurs oriflammes, supportaient un dôme de verdure sous lequel pendait un énorme lustre, formé d'une triple couronne confectionnée avec des vieilles baïonnettes, des revolvers d'ordonnance et des gourmottes.

Sur chaque marche de l'autel devait prendre place, à l'heure de la cérémonie, deux cuirassiers en grande tenue, le sabre à la main, pendant qu'à la porte tous les trompettes, groupés sous les ordres de leurs brigadiers, joueraient, à l'arrivée et au départ de la procession, leurs plus jolies fanfares. Ils sonneraient aux champs pendant la bénédiction.

Les six soldats de corvée commandés en grande tenue pour une heure de l'après-midi, arrivèrent à onze heures du matin, après avoir été déjà passés en inspection par leur brigadier de chambre, le sous-officier et l'officier de peloton, l'adjudant et le capitaine de semaine. Ils avaient mangé la soupe une heure avant leurs camarades, et, pour qu'ils ne soient pas en retard, on leur avait fait mettre leurs gants et ils étaient descendus dans la cour des dix heures du matin.

A midi, son déjeuner lestement absorbé, le colonel revint à son reposoir, que les cuirassiers venaient d'achever, pour juger de l'ensemble et mieux voir l'effet produit.

Il plaça lui-même les six cavaliers en grande tenue sur les marches de l'autel, puis, voulant rendre son illusion plus complète et juger du coup d'œil véritable, il leur commanda de mettre le sabre à la main.

Il les aligna, les redressa, fit rentrer le ventre de l'un d'eux et relever la tête de deux autres. Il plaça leurs pieds, rectifia la position de leurs mains et de leur sabre, et leur adressa de paternelles recommandations, qu'il termina par la promesse d'une permission de la nuit, s'ils se tenaient très bien, et la certitude d'être bloqués pendant huit jours à la salle de police, s'ils faisaient un seul mouvement pendant toute la durée de la cérémonie.

Vous entendez bien, soyez de pierre, de granit ! Il faut une immobilité absolue, comme si vous étiez changés en statues... Je vais me reculer pour mieux voir... Ne bougez plus.

Bonjour, colonel ! fit à ce moment une petite voix flûtée qui sortait de dessous un gigantesque paquet de plumes et de rubans, sorte de monument invraisemblable vulgarisé sous le nom de chapéau, mais évidemment impossible à classer dans un ordre quelconque des choses raisonnables.

La même petite voix sortait aussi d'un énorme fouillis de dentelles, baptisé du nom de jabot et se terminant en pointe entre les deux jambes. — Charmant ! délicieux ! Ce reposoir est d'un effet magique... Nous mes compliments, colonel.

— Oui, c'est vrai, il est assez réussi... Mais ce n'est pas tout, je vous ménage une surprise !... Bonjour, Madame. C'est aimable à vous d'arriver maintenant, nous vous posséderons ainsi plus longtemps.

C'était déjà l'une des nombreuses invectives du colonel, qui arrivait. Elle venait tout pour être mieux placée.

Le colonel regarda encore un instant à droite et à gauche, donna ses derniers ordres et fit une suprême recommandation à tous les cavaliers ; puis, offrant le bras au paquet de plumes et de dentelles, il entra chez lui, oubliant de dire aux six malheureux cuirassiers, placés en archange, qu'ils pouvaient quitter leurs places jusqu'à l'arrivée de la procession.

Le reste du temps se passa pour le colonel à recevoir tous ses invités. Enfin, vers deux heures trois quarts, la procession s'avança dans la rue, pendant que du clocher s'échappait le son joyeux des cloches, mises en branle par deux robustes sonneurs.

Chez le colonel, toutes les chambres étaient comblées. A chaque fenêtre il y avait trois rangées de têtes qui se pressaient, s'écrasaient, s'étouffaient pour mieux voir.

Groupés sous les fenêtres, les trompettes jouèrent une bruyante fanfare, et la foule, déjà massée à l'entour du reposoir, manifestait tout haut son admiration, à la grande joie du colonel qui était radieux.

D'abord, on vit s'avancer les enfants des écoles, par rang de taille, avec leurs cheveux collés à plat et ruisselants de pomade, leurs pantalons trop courts, leurs vestons trop étroits et un cierge éteint à la main. Puis les jeunes filles, en blanc, vision plus charmante au regard, plus douce à l'esprit.

De petits bonshommes, frisés, roses, joufflus, habillés en enfants de chœur, venaient ensuite, et, sous l'œil larmoyant de leurs mères, jetaient à poignées par terre les coquelicots, les bluets et les roses contenus dans le petit panier suspendu sur leur ventre. Quelques statues enluminées, en plâtre, étaient portées par de jeunes garçons déguisés en chérubins ou par des jeunes filles en blanc avec des écharpes bleues, — les enfants de Marie. Enfin, le dais, soutenu par des hommes barbus, entouré, précédé et suivi par les marguilliers ou autres notabilités ecclésiastiques de la localité, lesquels, la tête nue, ayant à la main un gros cierge en bois au sommet duquel on apercevait la mèche éteinte d'une petite chandelle, marchaient à pas comptés, avec un air et un aspect

vénérables, et l'idée très accentuée de la haute mission qui leur incombait.

Lorsque le dais arriva devant la porte du colonel, les porteurs s'arrêtèrent. La foule fit silence. Le curé s'avança vers le reposoir, et, voyant ce scintillement des armes sous l'éclat des lumières, cet appareil guerrier si bien mêlé aux splendeurs religieuses, respirant avec l'encens le parfum des fleurs, écoutant à la fois le chant des cantiques et le son strident des trompettes ; heureux de cette belle fête dans ce beau jour, et reconnaissant des efforts faits par le colonel pour donner un tel éclat à cette solennité, peut-être, hélas ! à la veille d'être supprimée, il releva quelques secondes la tête pour remercier le colonel, qu'il savait placé, selon son habitude, à l'une des fenêtres du premier étage.

Leurs regards se croisèrent.

— Merci, disait le curé.

— Attendez ! attendez ! ce n'est pas tout. Vous allez bien en voir d'autres, répondit le coup d'œil du colonel.

Le curé monta les marches du reposoir, plaça le Saint-Sacrement sur l'autel, et redescendit pour se mettre à genoux et jouer de l'encensoir. Les prières commencèrent, les chants religieux se firent entendre, puis le curé remonta une seconde fois les marches, pour donner la bénédiction du Saint-Sacrement à la foule agenouillée.

Les six cuirassiers étaient métamorphosés en statues. De vraies cariatides. Les trompettes sonnèrent aux champs. Le curé prit le Saint-Sacrement pour donner la bénédiction, et se retourna vers les fidèles, quand, dominant le bruit des cuivres, le commandement : « Feu ! » retentit tout à coup, et une formidable fusillade éclata derrière le reposoir.

Dix cuirassiers tiraient, à poudre, des feux de salve.

Le curé, surpris, fit un saut comme s'il marchait à l'improviste sur une plaque chauffée à blanc, et faillit perdre l'équilibre.

Les enfants de chœur poussèrent des cris, et plusieurs dames éperdues profitèrent de cette occasion pour se trouver mal.

Une seconde détonation suivit aussitôt, mais elle eut pour effet moins ; on y était préparé. En même temps, de tous les centres de verdure s'éleva une flamme rouge, brillante, et le dessous de cette porte cochère où se trouvait le reposoir fut envahi par de véritables tourbillons de fumée.

Les cuirassiers cachés sous l'estrade venaient d'allumer au moins une douzaine de feux de Bengale.

C'était la surprise du colonel.

Aussitôt, plusieurs cris : « Au feu ! au feu ! » s'élevèrent de la foule. Une sorte de panique s'empara des assistants placés le plus près du reposoir. Une bousculade s'ensuivit. Ceux qui ne voyaient pas, poussaient les autres pour apercevoir quelque chose, et ceux qui se trouvaient devant poussaient leurs voisins pour s'éloigner d'une fumée qui les asphyxiant.

En même temps, les six cuirassiers placés juste au-dessus de la fumée qui s'élevait furent pris tous à la fois d'un formidable étournement qu'ils ne pouvaient maîtriser.

Pendant ce petit intermède, le curé continuait à donner sa bénédiction ; mais, à moitié étouffé par la fumée qui le prenait à la gorge, il ne parlait qu'avec peine. A chaque mot il éternuait deux ou trois fois :

— *Benedictus...* Atchoum !... Vos... Atchoum !... Atchoum !... *Omni potens deus...* Atchoum !... Atchoum !... *in nomine...* (Toux rauque.) *Pateris...* (Toux prolongée.) *Fili...* Atchoum !... *Spiritus...* (Grande difficulté de prononciation.) Amen !

Les cuirassiers ayant été obligés de se boucher le nez avec leur mouchoir, pour arrêter leur étournement, portaient leur sabre avec beaucoup de fantaisie. Le lutrin, incapable de chanter, respirait avec peine et se reculait le plus possible ; les

enfants de chœur poussaient, les uns des cris de joie, les autres des cris de terreur.

Si bien que pour faire évacuer le milieu de la rue et remettre le cortège en marche, il fallut plus d'une demi-heure. L'ordre ne pouvait se rétablir. Les garçons étaient mêlés aux filles, les pompiers avec les vicaires, les cuirassiers avec les chanoines. Les marguilliers eux-mêmes avaient perdu la tête et se trouvaient au milieu des religieuses, et de toute la foule avide de questions, s'élevait un bruit de voix qui n'avait plus rien de respectueux.

Le mois suivant, à la première séance du conseil municipal, on décida à l'unanimité, moins deux voix, qu'en raison des événements fâcheux auxquels la procession avait donné lieu cette année, elle serait désormais supprimée.

Le colonel ne s'en consola jamais, d'autant plus qu'à la suite d'une plainte adressée au ministre de la guerre par deux ou trois farouches libres-penseurs, il fut, dit-on, fort malmené.

Et six mois après, le régiment changeant de garnison, le colonel quitta Beaugency sans regrets.

Depuis cette époque, hélas ! Beaugency n'a plus de régiment. Les maris s'en consolent peut-être, mais leurs femmes sont inconsolables et il y a une quantité de demoiselles à marier.

THÉO-CRIST.

## SILHOUETTES & PORTRAITS

### Un Député ouvrier.

Tout a été dit sur l'honnêteté et la modestie de cet excellent Rochet que l'on enterrait, l'autre jour, au milieu d'une affluence considérable de concitoyens et d'amis.

On sait que ce brave homme, n'aspirant point aux gloires parlementaires, bornait son ambition à se montrer le défenseur consciencieux et utile des intérêts ouvriers.

Membre de toutes les commissions devant lesquelles se discutaient les réformes sociales, Rochet y apportait le sens pratique et le jugement droit dont se réclame, à juste titre, la grande majorité des Croix-Roussiens.

Il représentait à merveille cette population laborieuse et douce, un peu rétive quelquefois, mais très fortement attachée aux scrupules d'honnêteté et de morale.

On a constaté souvent que « le Plateau », ce prétendu mont Aventin de toutes les intransigences, ce foyer de toutes les passions révolutionnaires, était en réalité le séjour le plus paisible du monde. Il n'est pas de quartier qui donne moins de soucis à la police, on peut y dormir les portes ouvertes, et quand l'assassin de Marie Rigottier a voulu faire son coup, il s'est bien gardé de franchir les limites du quatrième arrondissement : le couteau lui serait tombé des mains.

Ajoutons que les Croix-Roussiens gardent toujours et partout l'empreinte ineffaçable du sol natal, de ses coutumes et de son langage.

N'est-ce pas notre collaborateur M. Josse qui nous racontait qu'un brave canut étant allé voir Louis-Philippe aux Tuileries, sollicita l'honneur d'être présenté à « madame la reine » ?

— La reine regrettera beaucoup, mais elle est sortie, répondit Louis-Philippe.

— Ah ! je comprends, elle est allée « faire des commissions ».

M. Rochet élu député ne subit donc pas du tout les déformations parisiennes. Il resta Lyonnais et Croix-Roussien, conservant à Paris, comme à Lyon, les habitudes économes, modestes et rangées qui sont en honneur sur les Tapis.

Feuilleton du Supplément du « Lyon Républicain »  
DU JEUDI 7 JUILLET 1888 (47)

## JETTATURA

Par Théophile GAUTIER

L'apparition se releva, jeta un regard douloureux sur la jeune fille, et, comptant les feuilles de la rose dont quelques pétales encore s'étaient séparés, elle dit : « Il n'y en a plus qu'une. »

Puis le sommeil avait interrompu sa gaze noire entre l'ombre et la dormeuse, et tout s'était confondu dans la nuit.

L'âme de sa mère venait-elle l'avertir et la chercher ? Que signifiait cette phrase mystérieuse tombée de la bouche de l'ombre : « Il n'y en a plus qu'une ? »

Cette pâle rose effeuillée était-elle le symbole de sa vie ? Ce rêve étrange avec ses terreurs gracieuses et son charme effrayant, ce spectre charmant drapé de mousseline et comptant des pétales de fleurs préoccupait l'imagination de la jeune fille, un nuage de mélancolie flottait sur son beau front, et d'indéfinissables pressentiments l'effleuraient de leurs ailes noires.

Cette branche d'orange qui secouait sur elle ses fleurs n'avait-elle pas aussi un sens funèbre ? Les petites étoiles virginales ne devaient donc pas s'épanouir sous son voile de mariée ? Atterrée et pensive, Alicia retira, de ses lèvres la fleur qu'elle mordait : la fleur était jaune et flétrie déjà.

L'heure de la visite de M. d'Aspremont approchait. Miss Ward fit un effort sur elle-même, rassérénée son visage, tourna du doigt les boucles de ses cheveux, rajusta les plis froissés de son écharpe de gaze, et reprit en main son livre pour se donner une contenance.

Paul entra, et miss Ward le reçut d'un air épouvé, ne voulant pas qu'il s'alarmât de la trouver couchée, car il n'eût pas manqué de se croire la cause de sa maladie. La scène qu'il venait d'avoir avec le comte Altavilla donnait à Paul une physionomie irritée et farouche qui fit faire à Vicé le signe conjurateur, mais le sourire affectueux d'Alicia eut bientôt dissipé le nuage.

« Vous n'êtes pas malade sérieusement, je l'espère, dit-il à miss Ward, en s'asseyant près d'elle.

— Oh ! ce n'est rien, un peu de fatigue seulement : il a fait sirocco, hier, et ce vent d'Afrique me accable ; mais vous verrez comme je me porterai bien dans votre collé de Lincolnshire ! Maintenant que je suis forte, nous ramèrons chacun notre tour sur l'étagère ! »

En disant ces mots, elle ne put comprimer tout à fait une petite toux convulsive.

M. d'Aspremont pâlit et détourna les yeux.

Le silence régna quelques minutes dans la chambre.

« Paul, je ne vous ai jamais rien donné, reprit Alicia, en étant de son doigt déjà maigri une bague d'or toute simple : prenez cet anneau, et portez-le en souvenir de moi ; vous pourrez peut-être le mettre, car vous avez une main de femme ; — adieu ! je me sens lasse et je voudrais essayer de dormir ; venez me voir demain. »

Paul se retira navré ; les efforts d'Alicia pour cacher sa souffrance avaient été inutiles ; il aimait éperdument miss Ward, et il la traitait ! Cette bague qu'elle venait de lui donner, n'était-ce pas un anneau de fiançailles pour l'autre vie ?

Il errait sur le rivage à demi fou, rêvant de fuir, de s'aller jeter dans un couvent de trappistes et d'y attendre la mort assis sur son cercueil, sans jamais relever le capuchon de son froc. Il se trouvait ingrat et lâche de ne pas sacrifier son amour et d'abuser ainsi de l'héroïsme d'Alicia : car elle n'ignorait rien, elle savait qu'il n'était qu'un jettatore, comme l'affirmait le comte Altavilla, et, prise d'une angoisse pitié, elle ne le repoussait pas !

« Oui, se disait-il, ce Napolitain, ce beau comte qu'elle dédaigne, est véritablement amoureux. Sa passion fait honneur à la mienne : pour sauver Alicia, il n'a pas craint de m'attaquer, de me provoquer, moi, un jettatore, c'est-à-dire, dans ses idées, un être aussi redoutable qu'un démon. Tout en me parlant, il jouait avec ses amulettes, et le regard de ce diuelliède cédait à un couché trois hommes sur le carreau se baissait devant le mien ! »

Rentré à l'hôtel de Rome, Paul écrivit quelques lettres, fit un testament par lequel il laissait à miss Alicia Ward tout ce qu'il possédait, sauf un legs pour Paddy, et prit les dispositions indispensables à un galant homme qui doit avoir un duel à mort le lendemain.

Il ouvrit les portes de palissandre où ses armes étaient renfermées dans les compartiments garnis de serge verte, remuait épées, pistolets, couteaux de chasse, et trouva enfin deux stylets cor-

ses parfaitement pareils qu'il avait achetés pour en faire don à des amis.

C'étaient deux lames de pur acier, épaisses près du manche, tranchantes des deux côtés vers la pointe, damasquinées, curieusement gravées et montées avec soin. Paul choisit aussi trois foudrais et fit du tout un paquet.

Puis il prévint Scizzaga de se tenir prêt de grand matin pour une excursion dans la campagne.

— Oh ! dit-il, en se jetant tout habillé sur son lit, Dieu fasse que ce combat me soit fatal ! Si j'avais le bonheur d'être tué, — Alicia vivrait ! »

### XIII

Pompéi, la ville morte, ne s'éveille pas le matin comme les cités vivantes, et quoiqu'elle ait rejeté à demi le drap de cendre qui la couvrait depuis tant de siècles, même quand la nuit s'efface, elle reste endormie sur sa couche funèbre.

Les touristes de toutes nations qui la visitent pendant le jour sont, à cette heure, encore étendus dans leur lit, tout moulus des fatigues de leurs excursions, et l'aurore, en se levant sur les débris de la ville-morte, n'y éclaire pas un seul visage humain.

Les lézards seuls, en frétilant de la queue, rampent le long des murs, filent sur les mosaïques disjointes, sans s'inquiéter du *cave canem* inscrit au seuil des maisons désertes, et saluent joyeusement les premiers rayons du soleil.

Ce sont les habitants qui ont succédé aux citoyens antiques, et il semble que Pompéi n'ait été exhumée que pour eux.

C'est un spectacle étrange de voir à

la leur azurée et rose du matin ce cadavre de ville assise au milieu de ses plaisirs, de ses travaux et de sa civilisation, et qui n'a pas subi la dissolution lente des ruines ordinaires ; on croit involontairement que les propriétés de ces maisons conservées dans leurs moindres détails vont sortir de leurs demeures avec leurs habits grecs ou romains ; les chars, dont on aperçoit les ornières sur les dalles, se remettent à rouler ; les buveurs entrer dans ces thermopoles où la marque des lasses est encore empreinte sur le marbre du comptoir.

On marche comme dans un rêve au milieu du passé ; on lit en lettres rouges, à l'angle des rues, l'affiche du spectacle du jour ! — seulement le jour est passé depuis plus de dix-sept siècles.

Aux clartés naissantes de l'aube, les danseuses peintes sur les murs semblent agiter leurs cotilles, et du bout de leur pied blanc soulever comme une écume rose le bord de leur draperie, croyant sans doute que les lampadaires se rallument pour les orgies du triclinium ; les Vénus, les Salyres, les figures héroïques ou grotesques, animées d'un rayon, essayent de remplacer les habitants disparus, et de faire à la cité morte une population peinte. Les ombres colorées tremblent le long des parois, et l'esprit peut quelques minutes se prêter à l'illusion d'une fantasmagorie antique.

Mais de jour-là, au grand effroi des lézards, la sérénité de Pompéi fut troublée par un visiteur étrange : une voiture s'arrêta à l'entrée de la voie des Tombeaux ; Paul en descendit et se dirigea à pied vers le



## CAUSERIE DU DOCTEUR

Raspail précurseur de Pasteur. — Ses titres à la découverte des microbes. — Goiffon. — La méthode de Raspail.

Il était mort, on lui avait élevé un buste sur la rive gauche, par la plus grande joie de M. Combet : nous avions quelque droit à nous enorgueillir de ce buste, car il était de Raspail qu'il s'agit. Son ombre vient, par l'intermédiaire d'un de ses fils, d'adresser à un journal de médecine de Paris une réclamation qui, pour être posthume, n'en est pas moins osée.

M. Raspail fils, dans sa piété filiale, soutient que les découvertes de Pasteur ont été précédées par les découvertes de son père. Raspail avait découvert l'existence des microbes, et l'emploi systématique du camphre est un titre de gloire autrement sérieux que les vaccinations des maladies virulentes.

Disons un peu ce que nous pensons de ces prétentions des indignes d'Arqueval-Cachan.

Il faudrait en finir, une bonne fois, avec cette plaisanterie qui a trop duré, et qui a la prétention d'être une méthode médicale. La famille Raspail a une belle fortune : chaque année le *Manuel de la Santé* lui fait des rentes plus certaines que la vente de l'Almanach Double-Milan ; des centaines et des milliers de nos concitoyens se plongent dans le camphre ; au bout du pont de la Guillotière s'élève un buste de Raspail dont le socle porte un tuyau de pompe qui n'a jamais servi. Que veulent-ils de plus ? La fortune, la popularité, le buste et le tuyau de pompe doivent leur suffire, qu'ils ne viennent pas enlever aux vrais savants ce qui leur appartient sans conteste.

Voulez-vous savoir sur quelles bases s'étaye la réclamation de la famille Raspail ? Voici les passages qu'emprunte M. Raspail fils aux œuvres de son père, passages extraits de l'*Histoire naturelle de la Santé et de la Maladie*, publiée en 1843 :

« L'organe sain n'engendre pas sa maladie, il la reçoit du dehors. La maladie n'est pas une entité idéale, c'est un trouble apporté dans les fonctions d'un organe, c'est un effet dont la cause active est externe à l'organe. » (Page 41.)

« Parmi les causes physiques des maladies, certaines agissent en introduisant dans la cellule, par le véhicule de l'absorption ou de l'inspiration, des germes de décomposition pour les liquides et de désorganisation pour les tissus. » (Page 47.)

« Il nous reste à examiner un mode d'action plus compliqué, plus durable et qui, par conséquent, marche, pour ainsi dire, par progression multiple ; je veux parler des êtres organisés, susceptibles de se développer dans nos organes et d'y vivre à nos dépens. Ces causes de maladie peuvent être rangées en deux embranchements principaux : l'un comprenant les êtres organisés qui ne nuisent qu'en se développant, l'autre comprenant les êtres organisés qui non seulement se développent, mais encore désorganisent nos tissus. » (Page 277.)

Ces lignes sont, sans aucun doute, le dictionnaire du panier. M. Raspail fils, qui connaît les œuvres paternelles, a certainement choisi ce qui était le plus net. Et c'est de par ces documents que vous voudriez voir le promoteur du camphre passer pour l'inventeur des doctrines microbiennes ?

A l'époque où a écrit Raspail, on ne connaissait pas les microbes, les instruments employés aux études n'étaient pas suffisants pour les découvrir. L'acare de la gale, vu par Raspail, est un éphémère au-dessus des microorganismes producteurs des maladies. Ce qu'a

dit Raspail n'est en rien comparable à ce qu'a fait Pasteur. En science, il ne suffit pas d'avoir une idée, il faut prouver que cette idée est exacte. Tant qu'une idée n'est pas une vérité démontrée, elle constitue une hypothèse, et les hypothèses n'ont aucune valeur. Il n'est pas besoin, pour en imaginer, d'être instruit dans une spécialité quelconque. Le premier venu peut faire naître des hypothèses. Les profanes qui dissertent gravement sur la bile, le sang et les nerfs en mettent au jour des centaines.

Raspail, dans ses considérations sur les maladies, ne s'est pas élevé plus haut que l'hypothèse. Il n'a fait aucune expérience, n'a apporté aucune preuve à l'appui de son opinion. Sa théorie de la maladie est restée, dans ses ouvrages, une pure vue de l'esprit.

Au siècle dernier, un médecin lyonnais, Goiffon, dont le Dr H. Mollière a réédité les travaux, avait émis, avec beaucoup plus de développements, les mêmes vues que Raspail. Pas plus que lui, d'ailleurs, il n'avait apporté la démonstration de son idée. Qui donc aujourd'hui oserait soutenir que Goiffon est le véritable créateur des doctrines microbiennes ? Pourquoi Raspail aurait-il plus que lui un privilège dont il n'est pas plus digne ?

A Pasteur revient sans conteste la gloire d'avoir établi sur des bases irréfutables la nature parasitaire des maladies infectieuses. Ce n'est pas parce qu'on peut extraire des publications de ceux qui l'ont précédé, la mention purement spéculative de la même idée, qu'on doit le dépouiller de ses droits. Avant Galilée quelque rêveur avait peut-être bien imaginé la rotation de la terre ; Galilée a prouvé que la terre tourne, c'est à lui qu'appartient l'invention.

Une dernière considération n'est pas à l'avantage de Raspail. Le désintéressement le plus pur ne paraît pas avoir toujours présidé à ses actes. Un homme aussi intelligent et instruit qu'il l'était n'a pu, sans violenter un peu sa conscience, affirmer que le camphre guérit tous les maux. Mais Raspail connaissait le monde, il savait qu'une idée simple est toujours parfaitement acceptée par les masses, qui ne peuvent saisir que les idées simples. Il a fait de la simplicité : toutes les maladies sont dues à des parasites ; le camphre tue tous les parasites. Avec ce que nous savons aujourd'hui, grâce à Pasteur, il faudrait être idiot pour croire qu'une substance unique est capable de détruire les espèces, si nombreuses, des microbes.

Pour compléter le succès, une apparence de persécution ne nuit pas : Raspail s'est mis à dire des médecins tout le mal possible, ce qui fait croire que les médecins lui en avaient beaucoup fait. Et voilà comment s'est créée la méthode à la Raspail.

L'œuvre de Raspail a été une des plus grandes impostures de ce siècle, qui devait cependant voir le boulangisme. Le camphre a rapporté de l'argent, ce serait trop qu'il donnât de la gloire.

Dr Victor AUGAGNEUR.

## Lyon Industriel et Commercial

## I

Dans notre article d'introduction, nous disions que les sujets d'études ne nous manqueraient pas ; nous allons donc aborder l'examen des diverses branches de commerce et d'industrie, qui concourent à la prospérité et à la richesse de notre ville.

Il nous a semblé qu'au premier rang, la curiosité publique serait directement sollicitée par les grands magasins, qui servent de voie d'écoulement aux mille produits de l'activité humaine.

a mis ce portrait sous les yeux n'est pas à préciser ; je me charge d'arranger cela. Ce n'est pas là qu'est la difficulté.

— Où la voyez-vous ?  
— Dans ceci : que M<sup>me</sup> Dammanville peut avoir déjà raconté son histoire à tant de personnes qu'elle soit tombée dans le domaine public, où l'instruction la ramasse ; alors plus de coup de théâtre ; on l'interroge, on examine la déposition, on lui oppose tout ce que nous disions tout à l'heure, et nous n'avons plus qu'un témoignage suspect. La première chose à faire est donc, dès aujourd'hui, de savoir à quel point cette histoire s'est répandue et, s'il en est temps encore, d'empêcher qu'elle ne se répande davantage.

— Cela n'est guère facile, il me semble.  
— Je crois que M<sup>lle</sup> Philis peut l'obtenir. En voilà une brave fille, vaillante, intelligente, décidée, que rien n'abat ni de déconcerter, et qui est la preuve vivante que nous ne valons que par la force et la souplesse du ressort intérieur ; au reste je n'ai pas à faire son éloge, puisque vous la connaissez mieux que moi, et ce que je dis n'a d'autre but que d'expliquer la confiance que je mets en elle.

Puisque je ne peux pas intervenir moi-même, j'estime que personne mieux qu'elle n'est en état d'agir sur M<sup>me</sup> Dammanville, sans l'inquiéter comme sans la blesser, et d'amener le résultat que nous cherchons. Je suis sûr qu'elle a déjà gagné M<sup>me</sup> Dammanville et qu'elle sera écoutée avec sympathie.

— Voulez-vous que je lui écrive de venir vous voir demain ?

— Non ; le mieux serait que vous la vissiez vous-même ce soir, si cela est possible.

Ces vastes établissements, dont la création a été le signal d'une véritable révolution économique, sont arrivés aujourd'hui à un tel degré de puissance, qu'ils ont absorbé peu à peu le petit commerce de détail, englobé dans une organisation générale permettant d'offrir aux acheteurs une variété d'assortiments à des avantages et des prix exceptionnels.

Le mouvement lancé à Paris, avec le « Bon Marché » et le « Louvre », n'a pas tardé à gagner les villes de province, et actuellement nous possédons à Lyon des maisons qui ne le cèdent en rien à leurs aînées de la capitale.

Voyez par exemple cet immense rectangle de bâtiments situé à l'angle de la rue et de la place de la République, et au fronton duquel brille l'enseigne des « Deux-Passages » ; il y a là, sur une longueur de 70 mètres, quatre étages, non compris les sous-sol, remplis de marchandises, habitées par une légion d'employés, qui souvent ne suffisent pas à servir le public, se pressant autour de vingt comptoirs.

Vous plait-il que nous entrions et que nous sollicitons de l'obligeance des maîtres de la maison quelques détails sur l'installation, l'organisation, le personnel et les opérations de cette grande entreprise ?

Les magasins des « Deux-Passages » qui occupent la totalité des immeubles portant les n<sup>os</sup> 34, 36 et 38, sur la rue et la place de la République, c'est-à-dire tout l'îlot compris entre les rues Thomassin et Palais-Gaillet, se sont développés progressivement : leur création remonte à 1857, et il n'a pas fallu moins de trente ans d'efforts intelligents, de travail constant, pour arriver à la puissance d'organisation dont nous sommes actuellement témoins.

A mesure que l'on acquiert un immeuble, les allées, les cages d'escaliers, se transforment en magasins ; les caves faisaient place à de vastes sous-sol, et aujourd'hui, tout cet ensemble est relié par un ascenseur qui consacre, dans notre ville, une véritable innovation.

Ajoutons à cette commodité offerte aux clients, un salon de lecture, au 2<sup>e</sup> étage, renfermant des journaux politiques et littéraires, des publications scientifiques et illustrées, et aussi tout ce qui peut être utile à la correspondance écrite ou téléphonique.

Voilà pour le confort. Quant aux innombrables marchandises enfermées dans ces multiples magasins, elles sont ainsi réparties :

Le rez-de-chaussée contient les lainages, étoffes de fantaisie, ganterie, parapluies, ombrelles ; mercerie, passementerie, rubans, boutons, articles de Paris et de la Chine ; rideaux blancs.

Le premier étage : le noir et étoffes de dentelle, soierie et velours ; foulards et cravates, fourrures, bonneterie, Jerseys, jupons, lingerie, modes, indiennes, draperie.

Le deuxième étage : les confections pour dames, fillettes et jeunes gens ; vestons et robes de chambre pour hommes.

Le troisième étage : tapisserie et ameublement.

Le quatrième étage : est exclusivement réservé aux considérables entrepôts des marchandises.

Le cinquième étage : est consacré entièrement aux ateliers de confection, qui occupent plus de 150 ouvriers, sans compter plusieurs autres ateliers, disséminés dans la ville.

Enfin les sous-sol, sont surtout et spécialement affectés aux toiles à la chemiserie ainsi qu'aux divers services de réception et d'expédition de marchandises.

MM. Perrot, disons-le de suite, ont tenu à nous déclarer d'une façon formelle que tous les produits exposés dans leurs magasins étaient de provenance essentiellement française, sauf quelques articles anglais, dont la spécialité s'impose au goût de la clientèle.

A une telle organisation matérielle, à une aussi vaste entreprise, il faut des collaborateurs de choix et un personnel, non seulement compétent, mais aussi jouissant de la plus parfaite honnêteté. Le nombre des emplois est

— Je vais aller aux Baignolles en vous chargeant.

— Elle entendra parfaitement dans son rôle, j'en suis certain ; et elle réussira, j'en ai l'espoir ; mais tout ne sera pas dit.

— Il me semble que votre combinaison repose surtout sur le coup de théâtre de la non-reconnaissance de Florentin par M<sup>me</sup> Dammanville ; comment amèneriez-vous cette paralytique à l'audience ?

— C'est sur vous que je compte.  
— Et comment ?  
— Vous l'examinerez.  
— Que j'aie chez elle !  
— Pourquoi pas ?

— Parce que je ne suis pas son médecin.  
— Vous le deviendrez.  
— C'est impossible.  
— Je ne trouve pas de tout impossible que vous soyez appelé en consultation ; je n'ai pas oublié que votre thèse a été faite sur les paralysies dues à l'altération de la moelle, et elle a été assez remarquable pour que nous nous soyons occupés dans notre parlotte de la rue de Vaugirard ; vous avez donc autorité en la matière.

— Ce n'est pas pour avoir fait quelques travaux sur l'anatomie pathologique des lésions médullaires, et spécialement sur les altérations des racines antérieures de la moelle, qu'on acquiert de l'autorité dans une question aussi étendue et aussi délicate.

— Ne soyez pas trop modeste, cher ami ; j'ai eu à consulter dernièrement l'article *Paralyse* dans mon Dictionnaire de médecine, et j'ai vu votre travail cité à chaque page. De plus, la façon dont vous venez de passer votre concours vous a mis en lumière ; on ne parle que de vous. Il n'y donc rien d'impossible à ce que M<sup>lle</sup> Philis, racon-

On ne le vit point, en compagnie de l'austère Clémenceau ou du réformateur Vergoin, fréquenter les coulisses de l'Opéra, ni se lancer dans les parties fines, à la suite des amis du peuple, Rochefort, Laguerre et Boulanger.

Non, ce député ouvrier ne se laissa pas griser par la vie du boulevard ; il arrangea tranquillement son existence, de façon à ne point dépasser les limites de son budget et même à ne pas compromettre les ressources de la profession qui l'avait fait vivre, avant qu'il ne fût député, et qu'il serait prudent de retrouver le jour où il ne le serait plus.

Rochet était chef d'atelier ; il se garda bien de jeter la navette aux orléans, et demeura chef d'atelier.

Ce fut M<sup>me</sup> Rochet qui garda la maison, domum mansit, conserva la clientèle et surveilla le travail, pendant que son mari était au Palais-Bourbon.

Quant au vivre et au couvert, Rochet, ayant peu de goût pour la vie d'hôtel et de restaurant qui ne cadrait pas avec ses habitudes et qui coûtait cher, s'entendait avec deux de ses collègues lyonnais, MM. Lagrange et Jacquier.

A eux trois, ils organisèrent un petit phalanstère, loin de la place de la Bourse, là-bas, derrière la barrière Saint-Jacques, aux confins de la grande ville, rue de la Tombe-Issoire.

On loua trois modestes appartements au même étage. L'un un peu plus grand, celui de M. Lagrange, contint la salle à manger ; M<sup>me</sup> Lagrange se chargea des soins du ménage, et nos trois députés vécurent ainsi, à frais communs, transportant dans un quartier excentrique de Paris les us et coutumes de leur existence de province.

C'est là que le brave Rochet tenait audience, c'est là que le vit un de nos amis qui allait l'entretenir d'une question de mutualité et de prévoyance, et qui rapporta de cet intérieur tranquille une impression particulière d'estime et de sympathie.

Le député de la Croix-Rousse était resté Croix-Roussien, travaillant modeste et consciencieux, sans chercher à jouer les Camélinat ni les Brialou.

Par notre temps d'enflure, et de pose, le mérite de se tenir à son rang et de ne vouloir être que ce qu'on est vaut, certes, un coup de chapeau.

Rob-Rox.

## LE TABLEAU DE LYON

## Les Gares

« Des chemins de fer », pourrions-nous ajouter : car le terme a d'abord appartenu à la navigation fluviale, et c'est un des rares mots français que nous avons adaptés à l'industrie moderne des voies ferrées.

Tous les autres noms, nous les avons empruntés aux Anglais, et cela sans nécessité. A la vérité, plusieurs de ces emprunts ne sont que des reprises : *express* est notre mot, dans *ticket* il n'est pas difficile de reconnaître l'étiquette. *Rail* et *tender* n'ont pas en anglais le sens limité que nous leur donnons : le premier qui veut dire toute espèce de barres, une rampe, une barrière, me semble avoir une proche parenté avec le vieux français « raille », une des formes de règle, encore usité en Normandie, au sens de rale, sillon ; *tender* est tiré par apocope de notre mot attendre, un *attendeur*.

J'estime que des expressions françaises ne seraient pas moins intelli-

gibles, et qu'en parlant de la halle d'une station, on serait aussi bien compris qu'en disant le *hall*.

Quant au mot *wagon*, c'est une honte de l'appliquer à nos voitures : ce mot, en anglais, appelle l'idée de chariot, tombereau ! Comme les premiers véhicules qui ont circulé sur nos voies en construction étaient des wagons, en les entendant qualifier ainsi par les ouvriers anglais, nous en avons conclu que c'était le nom générique de toute voiture roulant sur chemin de fer.

Nos voisins doivent avoir de la peine à garder leur sérieux, lorsqu'ils entendent parler d'un « tombereau de première classe ! »

\*\*\*

Je ne serais pas surpris que l'appropriation du mot gare aux chemins de fer soit due à notre région. Lyon possédait deux gares d'eau : Vaise et Perrache, et les premières lignes françaises, d'Andrézieux à Saint-Etienne et à Lyon, longeaient des canaux où l'on rencontre fréquemment des gares.

Mais le terme s'appliqua d'abord à l'espace ménagé pour le croisement et le remisage des trains ; le bâtiment destiné à recevoir les voyageurs et à faciliter la montée en voitures s'appelaient un embarcadere, par un autre emprunt au vocabulaire de la navigation. En parlant du vieux chemin de fer de Saint-Etienne, on a toujours dit : l'embarcadere.

Il est à remarquer que le point d'arrivée de cette première ligne, comme plus tard de la ligne du Midi, s'est naturellement trouvé tout à côté de la gare d'eau de Perrache ; Paris aussi est venu aboutir dans le voisinage de la gare d'eau de Vaise.

Aussi la nouvelle industrie des transports emprunta-t-elle à l'ancienne, non-seulement quelques termes, mais une partie de son personnel. Le trafic par eau diminuant, plus d'un crocheteur s'engagea dans les équipes du chemin de fer.

On sait, d'ailleurs, que le premier état-major administratif des compagnies s'est surtout recruté dans les entreprises de transports maritimes ou fluviaux.

\*\*\*

Aux trois premières gares : Saint-Etienne, Marseille et Paris, s'ajoutèrent successivement celles de Genève, de Bourg et de Monbrison.

Des fusions se sont faites entre compagnies, des jonctions et des rattachements se sont produits, quelques nouvelles lignes ont été établies ; au demeurant, Lyon possède six gares, têtes d'une ou plusieurs lignes.

L'ouverture de la station projetée à la Mouche, et destinée à devenir une gare plus importante peut-être que toutes les autres, en portera le nombre à sept, qui est le chiffre des gares desservant la capitale. Cinq de ces établissements appartiennent à la haute et puissante dame, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée.

D'anciennes chroniques parlent avec admiration de certains grands seigneurs qui pouvaient se rendre de leur château à Paris, couchant chaque soir dans une de leurs terres. Qu'étaient donc ces prétendus potentats auprès d'une compagnie, maîtresse d'un réseau ininterrompu de six ou sept cents lieues de longueur et tenant à sa solde une armée de quarante à cinquante mille hommes ?

\*\*\*

Cette concentration des services, — qu'on s'en félicite ou qu'on y voit

des inconvénients, — est faite pour maintenir un rôle exceptionnel à la gare de Perrache. C'est le point de départ ou d'arrivée, pour tous les grands trajets ; le seul aspect des abords l'indique.

Si vous pénétrez à l'intérieur, vous entendrez à peu près constamment le bruit des chariots à bagages, dont une rapide inspection pourra vous apprendre à quelle catégorie de voyageurs ils appartiennent.

Voici des malles d'Anglais, solides, confortables, dont je dirai presque qu'elles ont un air de satisfaction et de respectabilité. Le contenu est lassé et lourd, le contenant facile à manier ; avec cela on peut faire le tour du monde.

Les bagages français, — surtout quand ils appartiennent à des Françaises — sont, non plus nombreux, mais plus encombrants. L'œil devine là-dedans un tas de choses qu'on ne comprimerait pas impunément ; il est rare, au surplus, qu'il ne reste pas aux mains des voyageurs quelques menus colis, particulièrement délicats.

Dépendant le voyageur de commerce a l'unique malle réglementaire et les caisses d'échantillons. Il connaît d'avance, à un kilogramme près, le poids de son matériel, et l'homme d'équipe, échangeant avec lui un regard d'intelligence, trouve moyen de le passer à la bascule avec un tour de faveur.

Mais quel est ce convoi composé de colis multiples et étranges ? De grandes caisses ficelées, de petites valises de plusieurs calibres, des sacs d'étoffe, il y a de tout. Vous pouvez gager que le chargement appartient à une famille russe.

Les Allemands, en voyage, cherchent à se donner des airs d'Anglais, mais ils se trahissent couramment. Même quand ils se taisent, les facteurs les reconnaissent aux pourboires qui sont toujours chiches, et les voisins de voiture aux bottes qui sont toujours plantureuses.

En général, les Italiens ont des bagages sommaires ; quant aux Espagnols, je ne leur en connais pas.

\*\*\*

A côté de cette clientèle, la gare de Perrache en a une autre : les voyageurs à moindre parcours, venant du Dauphiné ou de Saint-Etienne. Les premiers surtout, avec leurs paniers savamment machinés, font le désespoir des préposés de l'octroi.

Cette catégorie de voyageurs se retrouve dans les autres gares, à peu près uniquement alimentées par la circulation des départements voisins. Les bagages y prennent volontiers une allure de déménagement ; les colis à la main sont aux autres dans la proportion de quatre à un.

Les dimanches d'été, c'est une véritable prise d'assaut. Les citadins émigrent en masse à la campagne ; le soir, toute cette population réintègre ses foyers respectifs, pondreuse, chargée de dépouilles champêtres, les uns berçant d'un refrain le sommeil des autres. Dans un coin, un enfant pleurniche et voudrait qu'on fût arrivé, pendant que la maman suppute mentalement la dépense de la journée et que le père se dit qu'il faudra demain reprendre le labeur quotidien.

Et le train arrivé en gare, de toutes les portières comme d'autant d'écluses s'échappent des flots humains dont la réunion forme sur le trottoir un fleuve mouvant, allant s'étaler et se perdre dans la cour de la gare et dans les rues voisines.

M. J.

Feuilleton du Supplément du « Lyon Républicain »  
DU JEUDI 7 JUIN 1888 (18)

## CONSCIENCE

PAR

Hector MALOT

## DEUXIÈME PARTIE

Il n'y aurait pas de juge d'instruction, après confrontation, pour envoyer Florentin Cormier devant les assises, et y en eût-il un qu'il ne se trouverait assis dans le jury des deux voix pour la condamnation. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se présentent et se passeront. Sans doute, M<sup>me</sup> Dammanville porte un nom qui lui vaut crédit, surtout au Palais : son mari était un avoué estimé, un frère de celui-ci à l'étoile notaire à Paris ; ce n'est pas la première venue, il s'en faut.

— Vous êtes-vous jamais trouvés en relations avec elle ? demanda Saniel. — Jamais ; je vous dis ce qui est de notoriété publique dans le monde des affaires. Moralement, elle est donc irréprochable. Mais physiquement, intellectuellement, en est-elle de même ? Pas du tout, par malheur. C'est une femme atteinte d'une maladie qui bien souvent ne laisse intactes ni les facultés de l'esprit ni celles des sens ; sa vue peut subir des aberrations, son esprit des hallucinations. Donc, on peut argumenter sur ce qu'elle dit, et, s'il se trouve un médecin pour affirmer que sa paralysie ne donne lieu ni à ces aberrations ni à ces hallucinations, il s'en trouvera bien

un autre qui contestera ces affirmations et arrivera à une conclusion radicalement opposée. Voilà pour le témoin lui-même ; maintenant passons au témoignage. Il ne dit pas, ce témoignage, que l'homme qui a tiré les rideaux à cinq heures un quart était fait de telle sorte qu'il est matériellement impossible de le confondre avec Florentin Cormier, parce qu'il était petit, ou bossu, ou chauve, ou vêtu en rôdeur de barrière, tandis que Florentin est grand, droit, chevelu, barbu et vêtu en monsieur, simplement, il dit que l'homme qui a tiré les rideaux était de taille élevée, avec des cheveux longs une barbe blonde frisée, et vêtu en monsieur. Mais ce signalement est précisément celui de Florentin Cormier comme il est le vôtre d'ailleurs...

— Le mien ! s'écria Saniel. — Le vôtre, comme celui de bien des gens. Et c'est là ce qui, malheureusement pour nous, lui enlève cette irréprochabilité qu'il nous faudrait. Comment est-elle certaine que cet homme de taille élevée aux cheveux longs et à la barbe frisée n'est pas Florentin Cormier, puisque celui-ci se caractérise par cela même ?

Et c'est la nuit, à douze ou quinze mètres de distance, à travers une fenêtre aux vitres obscurcies par la poussière des paperasses et par le brouillard, que cette femme malade, dont les yeux sont troubles, dont l'esprit est affaibli par la souffrance, a pu, dans un espace de temps très court, alors qu'elle n'avait aucun intérêt à se graver dans la mémoire ce qu'elle voyait, saisir des signes certains qu'elle se rappelle aujourd'hui assez fortement pour affirmer que l'homme qui a tiré les rideaux n'est pas Florentin Cormier, contre qui tant de charges se sont accumulées de divers côtés, et qui n'a

pour lui que ce témoignage... que toute personne sensée ne pourra pas ne trouver suspect !

— Mais c'est vrai, dit Saniel, heureux de se laisser prendre à ce plaidoyer qui était le sien.

— Ce qui fait la vérité d'une chose, mon cher, c'est la manière de la présenter ; changeons cette manière et nous allons la fausser. Pour arriver à la conclusion qui vous a fait dire : « C'est vrai ! » je suis parti de l'idée que demain le récit de M<sup>me</sup> Dammanville était connu de la justice, qu'on entendait la brave dame dans l'instruction, et qu'on avait tout le temps d'examiner ce témoignage que vous-même trouvez suspect.

Maintenant partons d'un point opposé. Le récit de M<sup>me</sup> Dammanville n'est pas connu de la justice ou, s'il en transpire quelque chose, nous nous arrangerons pour que ce quelque chose soit tellement vague que l'instruction n'y attache que peu d'importance ; et cela est possible si nous-même ne basons pas sur ce témoignage toute une nouvelle défense.

Nous arrivons au jugement, et, quand l'instruction a fait entendre ses témoignages, nous nous accablons : l'agent d'affaires Savoureux, le tailleur Valérius, etc., c'est le tour de M<sup>me</sup> Dammanville : elle raconte simplement ce qu'elle a vu, et affirme que l'homme qui est sur le banc des accusés n'est pas le même que celui qui, à cinq heures un quart, a tiré les rideaux.

Voyez-vous le coup de théâtre ? L'accusation ne l'a pas prévu : elle n'a pas la médecine tout prêt à alléguer les troubles de la vision et de la raison ; très probablement, elle ne pense pas à la vitre obscurcie, pas plus qu'à la distance ; enfin tous les arguments qu'on pourrait nous opposer si on avait

le temps de les mettre en bon ordre, manquant, et nous emportons haut la main l'accusation.

Les choses, arrangées ainsi, étaient trop favorables à Saniel, pour qu'il n'accueillît pas avec un sentiment de soulagement cette combinaison qui amenait l'acquiescement de Florentin plus sûrement, semblait-il, que tout ce qu'ils avaient combiné jusqu'à ce jour pour sa défense ; cependant il lui vint à la pensée une objection qu'il communiqua aussitôt à Nougarède :

— Voudra-t-on admettre que M<sup>me</sup> Dammanville ait gardé le silence sur un fait aussi grave et attendu l'audience pour le révéler ?

— Ce silence, elle l'a bien gardé jusqu'à hier ; pourquoi ne pas lui passer quelques jours de plus ? Il est évident que, si elle n'a pas raconté ce qu'elle avait vu, c'est qu'elle avait des raisons pour se taire ; il est vraisemblable que, étant malade, elle n'a pas voulu s'exposer aux ennuis et aux fatigues d'un interrogatoire, alors que sa déposition pouvait, à ses yeux, n'avoir pas grande importance.

Qu'aurait-elle révélé à l'instruction ? Que l'homme qui avait commis le crime était de grande taille, avec la barbe blonde frisée ? Cet homme, la justice le tenait, ou elle en tenait donc un, le signalement répondait à celui-là, ce qui pour M<sup>me</sup> Dammanville était la même chose ; elle n'avait donc pas à appeler les gens de la police, le juge d'instruction, pour leur révéler des choses... insignifiantes : pour sa tranquillité et aussi parce qu'elle jugeait n'avoir rien d'intéressant à dire, elle n'a pas parlé. C'est quand le hasard lui a mis sous les yeux un portrait de l'accusé qu'elle a reconnu que la justice ne tenait pas le vrai coupable, et alors elle a rompu le silence. Le moment où le hasard lui

a mis ce portrait sous les yeux n'est pas à préciser ; je me charge d'arranger cela. Ce n'est pas là qu'est la difficulté.

— Où la voyez-vous ?  
— Dans ceci : que M<sup>me</sup> Dammanville peut avoir déjà raconté son histoire à tant de personnes qu'elle soit tombée dans le domaine public, où l'instruction la ramasse ; alors plus de coup de théâtre ; on l'interroge, on examine la déposition, on lui oppose tout ce que nous disions tout à l'heure, et nous n'avons plus qu'un témoignage suspect. La première chose à faire est donc, dès aujourd'hui, de savoir à quel point cette histoire s'est répandue et, s'il en est temps encore, d'empêcher qu'elle ne se répande davantage.

— Cela n'est guère facile, il me semble.  
— Je crois que M<sup>lle</sup> Philis peut l'obtenir. En voilà une brave fille, vaillante, intelligente, décidée, que rien n'abat ni de déconcerter, et qui est la preuve vivante que nous ne valons que par la force et la souplesse du ressort intérieur ; au reste je n'ai pas à faire son éloge, puisque vous la connaissez mieux que moi, et ce que je dis n'a d'autre but que d'expliquer la confiance que je mets en elle.

Puisque je ne peux pas intervenir moi-même, j'estime que personne mieux qu'elle n'est en état d'agir sur M<sup>me</sup> Dammanville, sans l'inquiéter comme sans la blesser, et d'amener le résultat que nous cherchons. Je suis sûr qu'elle a déjà gagné M<sup>me</sup> Dammanville et qu'elle sera écoutée avec sympathie.

— Voulez-vous que je lui écrive de venir vous voir demain ?

— Non ; le mieux serait que vous la viss



de trois cents, lesquels se subdivisent ainsi :

- 1° Les chefs de rayon ;
- 2° Les vendeurs en ligne ;
- 3° Les vendeurs en 2<sup>e</sup> ligne ;
- 4° Un caissier principal et sept autres caissiers sous sa direction ;
- 5° Les employés spécialement attachés à la correspondance ;
- 6° Ceux au service des expéditions ;
- 7° Ceux employés au service des échantillons ;
- 8° Cinq inspecteurs, dont la mission est de renseigner les clients et de surveiller le personnel ;
- 9° Vingt garçons de peine, chargés des commissions, qui doivent coucher dans les magasins ;
- 10° Six groomes, pour les courses et la vente extérieure ;
- 11° Enfin, un veilleur de nuit, à l'extérieur, en vue de prévenir les incendies ou les tentatives d'effraction ; à propos d'incendie, il est bon de dire que 16 bouches d'eau sont distribuées dans les divers étages de l'immeuble ; ajoutons qu'une fois le gaz éteint, les compteurs sont fermés à clef, et des lanternes à huile, munies d'un verre rouge, indiquent précisément l'endroit du réservoir qui doit être ouvert en cas d'accident.

Grâce au choix intelligent qui préside au recrutement de ce nombreux personnel, et à sa bonne entente dans les attributions, l'ordre le plus parfait, la surveillance la plus active régnent dans la maison, si bien que l'on ne constate presque pas de détournements, dans toute l'année, au milieu de cet énorme va-et-vient d'acheteurs et de visiteurs.

Ne terminons pas sans signaler une très intéressante innovation, c'est celle de ne recevoir aucun employé, masculin ou féminin, sans celui-ci dépose sa photographie. Il y a peut-être là une idée plus sérieuse qu'on ne pourrait le penser à première vue.

Comme on le voit par cet exposé, les directeurs de la maison ont su, avec beaucoup d'intelligence et de goût, organiser un vaste caravansérail, ouvert à toutes les utilités, à toutes les séductions et à toutes les bourses.

Il y a loin de ces merveilles, aux boutiques enfumées de nos pères, et l'homme marchand de draps de Balzac, s'il revenait, n'en pourrait croire ses yeux ; car il est passé le temps où le commerce de détail achetait mal, achetait cher et revendait plus cher encore, des marchandises grevées d'inutiles fautes, par la multiplicité des intermédiaires.

Il n'y a pas à mettre en doute que le commerce ainsi entendu, sans leurrer le public d'un bon marché fictif, le fait profiter des avantages réels, des achats en gros, comme s'ils étaient conclus directement entre le fabricant et le consommateur au détail.

Un autre avantage, c'est celui de pouvoir faire participer aux bénéfices de l'exploitation tous les employés, depuis le plus important jusqu'au plus humble.

MM. Perrot et C<sup>o</sup> ont fort sagement compris qu'en intéressant leur personnel à la prospérité de leur maison, ils faisaient une bonne action et une bonne affaire, en stimulant le zèle et le dévouement de leurs auxiliaires ; c'est ainsi que des chefs de rayon peuvent arriver à se créer des situations de sécurité et de fortune qu'ils ne pourraient probablement pas réaliser s'ils étaient à leur compte personnel, car ils sont ici à l'abri des soucis et des déceptions inhérents à toutes entreprises industrielles ou commerciales.

Chacun de ces employés largement pourvu est une sorte de patron au petit pied, touchant des bénéfices, sans *alca*, ce qui procure une puissante maison ; ce qui atténue singulièrement le reproche qu'on est porté d'adresser à ces vastes établissements, de ruiner le petit commerce.

En résumé, les grands magasins des « Deux-Passages », en ne reculant devant aucun sacrifice, ni devant aucune initiative, ont réussi à atteindre un double résultat, celui de satisfaire leur clientèle en même temps que leurs collaborateurs, tout en assurant leur fortune ; c'est là, croyons-nous, la meilleure application de la loi du progrès.

eure application de la loi du progrès.

F. F.

## JOURNAUX ET REVUES

Nous avons publié, dans notre dernier Courrier de Paris, quelques extraits du nouveau volume de poésie de Victor Hugo : *Toute la Lyre*. Nos lecteurs ne nous en voudront pas de faire encore deux ou trois emprunts à l'œuvre de notre grand poète.

Voici une ode élégiaque que le poète composa le 15 juin 1849 et dont on goûtera la sereine mélancolie :

Quand la lune apparaît dans la brume des plaines,  
Quand l'ombre émue à l'air de retrouver la voix,  
Lorsque le soir empilte de frissons et d'haléines  
Les pâles ténèbres des bois ;

Quand le boeuf rentre avec sa clochette sonore,  
Pareil au vieux poète, accablé, triste et beau,  
Dont la pensée au fond de l'ombre tinte encore  
Devant la porte du tombeau ;

Si tu veux, nous irons errer dans les vallées,  
Nous marcherons dans l'herbe à pas silencieux,  
Et nous regarderons les voûtes étoilées.  
C'est dans les champs qu'on voit les cieux.

Nous nous promènerons dans les campagnes vertes ;  
Nous pencherons, pleurant ce qui s'évanouit,  
Nos âmes ici-bas par le malheur ouvertes  
Sur les fleurs qui s'ouvrent la nuit !

Nous parlerons tout bas des choses infinies,  
Tout est grand, tout est doux, quoique tout soit  
[obscur,  
Qui tombent du profond azur.

C'est l'heure où l'astre brille, où rayonnent les  
[femmes.  
Ta beauté vague et pâle éblouira mes yeux  
Réveurs, nous mèlerons le trouble de nos âmes  
À la sérénité des cieux.

Quoi de plus admirable maintenant que les seize vers suivants que Victor Hugo écrivit, à la date du 14 avril 1847, sur un livre du jeune Michel Ney :

Enfants ! fils des héros disparus ! fils des hommes  
Qui firent mon pays plus grand que les deux  
[Romes,  
Et qui s'en sont allés, dans l'abîme engloutis !  
Vous que nous voyons rire et jouer tout petits,  
Sur vos fronts innocents la sombre histoire pèse ;  
Vous êtes tout couverts de la gloire française.

Oh ! quand l'âge où l'on pense, où l'on ouvre les  
[yeux  
Viendra pour vous, enfants, regardez vous alors  
Avec un tremblement de joie et d'épouvante,  
Ayez toujours leur âme en vos âmes vivante,  
Soyez nobles, loyaux et vaillants entre tous ;  
Car vos noms sont si grands qu'ils ne sont pas à  
[vous !

Tout passant peut venir voir en demandant compte  
Ils sont notre trésor dans nos moments de honte,  
Dans nos abaissements et dans nos abandons ;  
C'est vous qui les portez, c'est nous qui les gardons !

Connaissez-vous rien de plus doux et de plus fier à la fois ?  
Enfin, pour terminer, voici trois stances délicieuses remontant à l'époque où le génie du poète planait dans toute sa sérénité :

Sais-tu ce que Dieu dit à l'enfant qui va naître ?  
Quand cet humble regard s'ouvre à notre jour,  
Il lui dit : Vas souffrir, va penser, va connaître ;  
Ame, perds l'innocence et rapporte l'amour !

Où, c'est là le secret ; où, c'est là le mystère ;  
Quoi qu'on fasse il n'est rien qu'on ne puisse blâmer,  
On tombe à chaque pas qu'on fait sur cette terre,  
Tout est rempli d'erreur ; mais il suffit d'aimer.

Columbe, c'est l'amour qu'il faut que tu rapportes !  
Après ce dur voyage, obscur, long, hasardeux,  
Le ciel, d'où nous venons, peut nous ouvrir ses  
[portes !  
On en est sorti seul, il faut y rentrer deux.

Quel ouvrier incomparable en poésie que ce penseur qui avait des grâces aussi exquises à côté d'imprécations vengeresses !

Le Temps décrit les merveilles de la fête des Fleurs qui a eu lieu au Bois de Boulogne.

La fête du jour n'a pas tout aussi bien réussi que le temps l'avait fait espérer. Cela manquait d'entrain et de fleurs.

La fête de nuit, en revanche, a été très belle.

Les lampions s'allument derrière les rideaux d'arbres. Les fleurs présentent un spectacle charmant. Une ligne de feu, que double le reflet de l'eau, marque la rive. Le pont qui relie les deux îles et les places d'où sera tiré le feu d'artifice sont décorés de verres en couleur. Sur la pointe de la grande île s'élève un kiosque lumineux d'un bel effet. Plus haut, les arbres sont chargés de lanternes vénitienues d'un rouge un peu mat et qui semblent des fruits merveilleux. Tout cela se reflète dans l'eau qui trouble seul, parfois, le passage d'un bateau silencieux.

Sur la place de la fête, l'animation est grande. Les tirs, les chevaux de bois horizontaux ou verticaux, les « mystères » et le bal ont du succès. Un rayon de lumière oxyhydrique, où viennent jouer des papillons de nuit, se promène sur la pelouse et y produit de soudaines inondations de clarté, tandis que les fanfares innombrables des boutiques se mêlent en une cacophonie étrange. Il est vrai que, dissimulés dans des bosquets, plusieurs musiques de régiment jouent, à l'écart du vacarme de la fête, les meilleurs airs de leur répertoire.

Le Temps, en terminant, raconte un petit incident qui a jeté une note plaisante dans la fête.

C'était un peu avant le feu d'artifice. M. Bousquet, architecte de la préfecture de police, s'était aperçu qu'une des estrades réservées aux privilégiés de l'administration et de la presse menaçait ruine :

Après avoir, ajoute le Temps, vainement essayé de faire évacuer l'estrade par la persuasion en représentant aux gens qui l'occupaient le danger qu'ils couraient, M. Bousquet requit M. Clément, commissaire de police, qui, à la tête d'une escouade de la garde républicaine, fit retirer les spectateurs obsédés. Mais ceux-ci ne se tinrent pas pour battus. Dans un premier moment de mauvaise humeur, l'un d'eux, tenace dans ses desseins et possesseur de robustes biceps, s'empara d'une banquette, la transporta au bord de l'eau et y installa commodément sa femme et ses amis. L'exemple fut contagieux. En un clin d'œil tout l'espace compris entre le lac et la route fut couvert de banquettes posées tout bonnement sur le gazon et formant des gradins naturels.

Firent-ils pas mieux que s'assommer ?

La Revue moderne, une vaillante publication que font paraître une dizaine de jeunes gens épris de grand art et de littérature, offre à ses lecteurs depuis quelques numéros les « Souvenirs d'un homme de lettres ».

Dans la dernière portion de ces mémoires qui nous a été servie, l'auteur, M. Buffenoir, nous parle de Louisa Siefert, notre compatriote dont il raconte l'histoire :

Cette histoire est touchante comme une idylle envolée, comme la fin d'un beau jour d'été, comme rêve qui se développe dans l'esprit du voyageur à la vue des pâtres insouciantes qui jouent dans la prairie.

À dix-sept ans, elle aime un jeune homme. Elle s'attache à lui comme la liane au chêne. Son amour, encouragé, accepté, grandit, et elle sourit à son fiancé, et elle bâtit sa vie sous son égide, et avec lui elle forme de doux projets d'hygiène. Tout à coup, le jeune homme détourne la tête et prend un autre chemin. L'arbre est renversé, et la liane abandonnée.

Louisa Siefert éprouve alors une mélancolie si ardente, un regret si profond, une douleur si vraie que son cœur déborde, et qu'elle se met à écrire des vers, des strophes de vrai poète. Les *Rayons perdus* sont le cri désolé de cette âme délaissée.

M. Buffenoir ajoute que Louisa Siefert lui écrivait assez souvent. Il vient de relire ses lettres. Ces lettres, dit-il, sont empreintes de grâce, de bonne humeur et de résignation :

Elle se plait à parler du village des Ormes, au Mont-d'Or (Rhône), où se passa son enfance. La petite maison habitée par ses parents vit à jamais dans sa pensée. Pour elle, c'était vraiment le foyer, le home. Elle en admirait « le site champêtre, la petite terrasse ombragée et fleurie, la vue un peu bornée sur le pré et les colons de vigne, le vallon fuyant et le grand bois à l'horizon. »

Ne sachant que dire et que faire en présence de la mine sombre de Siefert et de sa préoccupation, qu'elle ne s'expliquait pas, elle lui demanda s'il avait diné.

— Si vous voulez accepter une assiette de potage ; j'ai du bouillon d'hier, Philis ne l'a pas trouvé mauvais.

Mais il n'accepta point, ce qui peina madame Cormier. Il y avait longtemps que, pour elle, Siefert était une sorte de dieu, et, depuis qu'elle le voyait si zélé à s'occuper de Florentin, le culte qu'elle lui avait voué s'était fait encore plus fervent. Combien de fois, parlant de lui avec Philis, s'était-elle écriée :

« Comment pourrions-nous jamais nous acquitter envers M. Siefert ! » Et voilà qu'à un moment où elle espérait pouvoir lui être agréable il la refusait. Mais elle ne lui en voulait pas ; sans doute, il avait ses raisons ; rien de ce qui venait de lui ne pouvait être mal.

Cependant les minutes s'écoulaient et Philis n'arrivait pas ; enfin, on entendit son pas précipité.

— Comment ! vous êtes venu prévenir maman ? s'écria-t-elle en apercevant Siefert.

D'ordinaire, madame Cormier l'écouait respectueusement, mais elle lui coupa la parole.

— Et madame Dammauville ? demanda-t-elle.

— Madame Dammauville a des yeux excellents ; c'est une femme de tête

La femme qui m'adressa ces épitres enjouées, ouvertes là devant moi, n'est plus. Elle est morte à l'âge de trente-deux ans, non sans avoir connu quelque peu la gloire. Je me sens ému quand je me souviens d'elle.

L'HOMME QUI LIT.

## LE CARNET DE LA MAISON

### MENU

Beurre et crevettes  
Noukis  
Canetons aux petits pois  
Carottes à la crème  
Rôti au cresson  
Flanc renversé  
Dessert.

Noukis. — Faites fondre du beurre dans une casserole et jetez-y ensuite autant de farine que ce beurre pourra en boire. Salez, poivrez et versez du lait jusqu'à ce que vous ayez une pâte qui puisse se détacher légèrement de la casserole. Ajoutez du fromage de Gruyère râpé et laissez refroidir. Ajoutez ensuite des œufs jusqu'à ce que la pâte soit rendue très malléable. Jetez cette pâte par cuillerées dans une casserole d'eau bouillante et retirez les boulettes ainsi faites quand elles remontent à la surface de l'eau ; ce qui indique qu'elles sont cuites comme il est nécessaire. Dressez-les alors sur un plat allant au four.

Faites une sauce en délayant dans une casserole du beurre, de la farine et en y ajoutant du lait jusqu'à ce que cette sauce soit convenablement liée, ni trop épaisse, ni trop légère. Salez et ajoutez du fromage de Gruyère râpé. Versez ensuite cette sauce sur les noukis et mettez-les au four. Retirez après cuisson et servez chaud.

PHILO

## Broutilles

Un vieux soldat de cavalerie, alourdi par quelques verres d'eau-de-vie, essaya vainement de remonter sur son cheval. A chaque effort il appelle un nouveau saint du calendrier.

Saint Paul, viens à moi ! Saint Pierre, aide-moi ! Saint Michel, pousse-moi ! Enfin, d'un suprême élan, il s'élève et retombe de l'autre côté.

— Doucement donc ! cria-t-il en se relevant, pas tous à la fois !

Fanatisme boulangiste.

Pendant sa dernière tournée dans le Nord, le brave général reçoit l'hospitalité chez un de ses électeurs influents.

Après son départ, l'amphytrion enthousiasmé monte dans la chambre occupée par l'ami de Laguerre, et cherche parmi les objets qui s'y trouvent quelque relique ayant appartenu au grand homme. Il met la main sur un faux-col abandonné.

— Il faut serrer précieusement le faux-col, dit notre homme à sa servante, — sans le faire blanchir.

La bonne, allant droit à la table de nuit : — Et ça, faut-il le mettre en bouteille ?

Les enfants :

Toto a six ans ; le matin de sa fête, en s'éveillant, il trouve, couché sur son lit, un superbe Polichinelle.

— C'est le bon Dieu qui t'a envoyé cela, lui dit sa maman.

Ah ! fait Toto rêveur ; mais si le bon Dieu a voulu me faire plaisir, comment n'a-t-il pas su que j'aime mieux une trompette ?

Chez un notaire :

— Vous avez l'acte de décès de madame ?

— Oui monsieur !

— C'est toujours une bonne chose.

Dîners bourgeois.

M. D... aperçoit, marchant devant lui, sur le trottoir de l'avenue de l'Opéra, un couple de ses amis, M. R... donnant le bras à sa femme. Tout à coup, M. R... quitte le bras de M... pour regarder un instant à la vitrine d'un libraire.

qui, sans le secours d'aucun homme d'affaires, administre sa fortune.

Défaillante, madame Cormier se laissa tomber sur une chaise.

— Oh ! le pauvre enfant ! murmura-t-elle.

Des exclamations de joie lui échappèrent qui n'avaient pas de sens précis.

Philis, radieuse, regardait Siefert qui faisait des efforts pour ne pas rester sombre, et paraître s'associer à cette joie.

C'est bien ce que je pensais, dit-il ; mais il était imprudent de s'abandonner aujourd'hui à des espoirs que demain aurait détruits.

Pendant qu'il parlait, il échappait au moins à l'embarras de sa situation et à l'examen de Philis.

— Qu'a dit M. Nougarede ? demanda-t-elle.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure ; commencez par nous raconter ce que vous avez appris de madame Dammauville ; c'est son état qui décidera notre conduite, au moins celle que Nougarede conseillera d'adopter.

Quand la concierge m'a vue revenir, commença Philis, elle a montré une certaine surprise ; mais c'est une bonne femme qui se laisse facilement apprivoiser, et je n'ai pas eu trop de peine à la faire raconter sur madame Dammauville tout ce qu'elle sait. Il y a trois ans que madame Dammauville est veuve, sans enfant ; elle a environ quarante ans ; et c'est depuis son veuvage qu'elle habite sa maison de la rue Sainte-Anne. Jusqu'à l'année dernière, elle n'était pas mal portante, cependant elle allait tous les ans aux eaux à Lamalou.

Il y a un an, elle a été prise de douleurs qu'on a cru rhumatismales et à la suite desquelles s'est déclarée la

Pour faire une innocente plaisanterie, M. D... passe son bras sous celui de M... qui, croyant que c'est celui de son mari, continue ainsi la conversation :

— Tout réfléchi, comme la barbe n'est pas très fraîche, je la ferai mettre dans un vol-au-vent et ils la trouveront très bonne.

— Soit, lui répond D... ; mais, je vous en supplie, ne m'invitez pas pour ce jour-là !

On parle devant M. de Calinaux des travaux de la gare Saint-Lazare, cette gare, ajoute quelqu'un, la plus parisienne des gares de Paris.

— Vous pouvez bien dire la plus parisienne de l'univers entier, observe Calinaux.

TRIBUNAUX COMIQUES

Par Jules MOINAUX

Le portrait de Savari.

Le plus mauvais cas dans lequel il soit possible de se placer pourrait être expliqué d'une façon au moins vraisemblable, avec un peu d'imagination, d'habitude ou au moins de réflexion.

C'est ce qui faisait dire, un jour, à un prévenu placé dans un cercle vicieux par les questions du président : Remettez mon affaire à huitaine, je trouverai un avocat qui vous expliquera ça clairement.

Sans qu'il y ait lieu de recourir à l'habileté d'un défenseur, on peut admettre qu'un prévenu, s'il se donnait la peine de piocher sa défense, avant de comparaître devant ses juges, pourrait souvent se tirer d'affaire.

A la vérité, en matière de flagrants délits, on n'a guère le temps de réfléchir, et d'ailleurs, la plupart des voleurs, par exemple, espèrent toujours n'être pas découverts, négligent de chercher, avant de faire leur coup, l'explication à fournir au besoin.

Il est juste de reconnaître que, le coup étant souvent inspiré par une occasion inattendue, la précaution prise à propos d'une chose imprévue serait le comble de la prévoyance.

Voilà justement pourquoi Savari, prévenu du vol d'un tableau que, quelques instants avant, il ne songeait guère à s'approprier, est si mal gardé à carreau pour sortir d'embarras. Comme la toile représente un monsieur, il dit pour sa défense : Messieurs, c'est mon portrait.

M. le Président. — Votre portrait ? Un brocanteur (à la barre). — Elle est bien bonne !

Le prévenu. — Comment ! elle est bonne ? Je vous dis que c'est mon portrait, que mon propriétaire m'a fait vendre avec mes meubles, il y a douze ans, pour cinq ou six termes que je devais.

M. le Président, au brocanteur. — Que vous a dit le prévenu quand vous l'avez arrêté ?

Le brocanteur. — Il a dit qu'il regardait le tableau pour l'acheter.

Le prévenu. — Eh bien, oui.

M. le Président. — Est-ce à votre porte qu'il le regardait ?

Le témoin. — Oh ! à plus de vingt pas.

Le prévenu. — Parce que là, il y avait un endroit clair, et que, devant chez vous, il y avait un tas de passants qui s'arrêtaient pour regarder ce que je regardais ; même qu'il y a un garçon pâtissier qui a dit en voyant le portrait : Oh ! c'est trompette !

qu'à ce moment-là, je l'essayais avec le pan de mon paletot, et qu'alors, une fois essuyé, j'ai bien reconnu mon portrait.

Le brocanteur. — Je l'ai apporté, le voilà ! (Il tire le portrait d'une enveloppe.) Le Tribunal peut voir.

Le prévenu. — Ça vient de ce qu'il ne ressemble pas, parce que voilà ! il y a quinze ans qu'il est fait ; qu'ayant vu, un jour, à une porte, un portrait que c'était une enseigne, dont il y avait, au-dessous, écrit : Ressemblance complète, trente francs ; demi-ressemblance, vingt francs ; air de famille, dix francs ; et n'ayant le moyen que de dix francs, je me suis fait faire un air de famille. Mais ces messieurs doivent voir que ça y est ; seulement, il a quinze ans de moins.

M. le Président. — Peu importe le sujet du tableau ; ce tableau est la propriété du plaignant.

Le prévenu. — Je vas pas à l'encontre ; seulement que je le regardais.

Le Tribunal débêbre.

Le prévenu. — Tenez, à preuve, mon signe de beauté que j'ai là... il y est, on peut voir.

Le Tribunal condamne le prévenu à deux mois de prison.

Le prévenu. — Comment ! quand il y a la preuve de mon signe de beauté ? C'est, du reste, la seule trace de beauté que présente le modèle du fameux tableau.

Jules MOINAUX.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LA CARICATURE

JOURNAL HUMORISTIQUE HEBDOMADAIRE

Sommaire du n° 440 — 2 juin.

Texte : Les mauvais noms. E. Goudeau. Examen naturaliste. Un réaliste. Chronique financière, de Fontgrand.

Gravures : Nos canotiers, Luque. Mon village, J. Loiseau. Le dessus du pavé, Ruberth. Promenade en famille, A. Sorel. A travers un navire, Gino. Faits divers, Gibey. La semaine comique, Ruberth.

A. Robida, rédacteur en chef. Le numéro : 40 cent. Bureaux : 7, rue du Croissant, Paris.

PARIS ILLUSTRE

Splendide publication hebdomadaire.

Sommaire du n° 22. — 2 juin.

Texte : La vie de Paris, Saint-Juirs, L'année des Parisiennes, G. Jollivet. Salon de 1888, L. Benedite. Jean des Fieux, P. Arène. Bulletin financier. Chronique mondaine. Bibliographie.

Gravures : Allonge (chromo), L. Rossi. L'éte (chromo), Kaommer. Vente de charité, Schommer. Vignette, Saint-Elme. Le rêve, E. Delaite. Le Benedicite, W. Gay.

Le numéro : 75 centimes. Rédaction et administration : 9, rue de Fleurus, Paris.

LA MODE ILLUSTREE

JOURNAL HEBDOMADAIRE DE LA FAMILLE

Sommaire du n° 23. — 3 juin

Manet et de peintures. Fauteuil de Balcon. Petit tapis. Encadrements pour portraits. Chapeaux de deuil pour jeunes filles. Carnet de deuil. Toilettes de deuil. Biais pour encolure de robes de deuil. Mouchoirs. Chapeau pour petite fille. Toilette de visites. Description de toilettes. La lavette. Modes. Nouvelles : Pierre de Touche.

Nombres et belles gravures. Le numéro avec gravure coloriée : 50 c. Directeur-gérant : A. Firmin-Didot, 59, rue Jacob, Paris.

L'ART FRANÇAIS

REVUE ARTISTIQUE HEBDOMADAIRE

Sommaire du numéro 53. — 2 juin 1888

Gravures : Le Muscadin, Weerts ; Baigneuse, Bouguereau ; Une lecture à la Comédie-Française, Laisance.

Texte : Le Salon de 1888, Firmin Javel. Illustrations de MM. Silvestre et C<sup>o</sup>, par leur procédé de glyptographie.

Le numéro : 45 centimes. Paris, 97, rue Oberkampf, Paris.

L'ILLUSTRATION

JOURNAL UNIVERSEL HEBDOMADAIRE

Sommaire du numéro 2362. — 2 juin 1888

Texte : Gourrier de Paris, Rastignac. Les réceptions mondaines à Paris, Zed. Société d'enseignement et du Jockey-Club, H. de Longchamps. La Société des droits du chien, Gros-Claude. Notes et impressions, G.-M. Walsur. L'Immortel, A. Daudet. La vie partout, P. Laryl. Cinq ans en Abyssinie, H. Lemaître. France, H. Gouny. Histoire de la semaine. Les livres nouveaux, L.-P.

Gravures : Inauguration de l'Exposition universelle de Barcelone. La manifestation révolutionnaire au Père-Lachaise. Le chemin de fer transcaucasien. L'Immortel, dessins de Bayard. Types Abyssins. Emaux français. Henri de Prusse et Irène de Hesse. La grande volière du Jardin-des-Plantes. Les signes du Zodiaque.

Le numéro : 75 centimes. L. Marc, directeur-gérant, 13, rue Saint-Georges, Paris.